

Renaud Garcia
LE DESERT DE LA CRITIQUE
Déconstruction et politique

Préface à l'édition de poche, 2021.
(1ère édition grand format, 2015, L'échappée)

DE L'ESPRIT DE PARTI

« Sauf exceptions très rares, un homme qui entre dans un parti adopte docilement l'attitude d'esprit qu'il exprimera plus tard par les mots : « comme monarchiste, comme socialiste, je pense que... »
C'est tellement plus confortable ! Car c'est ne pas penser. Il n'y a rien de plus confortable que de ne pas penser.
Simone Weil, *Note sur la suppression générale des partis politiques*

« Tout ce que le parti tient pour la vérité est vérité. On ne peut voir la vérité qu'en regardant avec les yeux du parti. C'est ce fait que tu dois apprendre, Winston. Cela nécessite un acte d'autodestruction et un effort de la volonté. Pour retrouver un esprit sain, tu vas d'abord devoir t'humilier. »
O'Brien, dans *1984*, George Orwell.

Le Désert de la critique est né d'un motif tout personnel : l'incapacité de l'auteur à ignorer des propos dénués de logique et des conduites sectaires, provenant de contestataires patentés, formés à l'école de la « déconstruction ». Certains savent ignorer la bêtise ambiante, d'autres moins. Le *mind your own business* libéral n'est pas si facile à appliquer. Lorsque votre métier consiste à défendre et illustrer la pensée libre, les dits et écrits de ceux qui excellent à substituer l'intimidation à l'argumentation, et le soupçon aux objections, vous engagent aussi. Surtout lorsqu'ils se présentent comme des amis de l'« émancipation ». Il me semblait que quelque chose n'allait pas. Il fallait examiner les fondements du *nec plus ultra* de la pensée critique contemporaine, en vogue d'un bout à l'autre de la « gauche », qui consiste à déceler systématiquement sous chaque rapport social ordinaire (entre les sexes, entre individus ou groupes d'origine ethnique différente, entre adultes et enfants) ou sous chaque notion philosophique classique (la vérité, la nature, la dignité, l'humanité, le corps) une forme de domination subie par des minorités. Domination invisible, qu'il conviendrait donc de « déconstruire ». Éclairer les sources philosophiques de cette *attitude* (car il s'agit de bien plus qu'une simple position théorique), juger ses effets libérateurs sur le terrain de la critique *en actes* du capitalisme technologique et, à la suite d'un constat d'échec, proposer de renouveler cette critique à partir d'un tout autre héritage, à la croisée du socialisme anarchiste et de la critique anti-industrielle, tel était donc le propos de mon livre, au début de l'automne 2015. Au siècle dernier.

Depuis, le XXI^e siècle a vraiment commencé : massacres islamistes en chaîne, entraînant chaque fois le même jeu de provocation et de raidissement entre les défenseurs de la religion des opprimés, appelant à ne pas « faire d'amalgame », et les pourfendeurs opportunistes de l'« islamo-gauchisme » ; élection de l'inénarrable Donald Trump, avec son flot de commentaires demi-savants sur l'entrée dans l'ère de la « post-vérité » et des « faits alternatifs » ; mouvement Black Lives Matter aux États-Unis, suivi de l'appel à venger les descendants d'esclaves par la promotion d'une *cancel culture* déboulonnant les statues, les textes, les œuvres, dans une furieuse réécriture de l'histoire ; violences policières et bavures dans les banlieues (affaires Théo et Adama Traoré), condamnées par un réquisitoire contre le racisme d'État, « structurel » ou « systémique » ; soulèvement des Gilets jaunes, ce coup de tonnerre dans la grisaille technocratique de la Macronie, qui a remis sur le devant de la scène les exigences de la démocratie radicale, au prix d'une répression inédite et sous les quolibets des experts en militance, anarchistes compris ; campagnes internationales contre les violences faites aux femmes (#Metoo, #balance-tonporc), « libération » de leur parole sous l'égide

de stars du cinéma et irruption du terme « féminicide » ; médiatisation de la collapsologie, ce bricolage scientifique aidant à s'adapter en toute bienveillance à l'effondrement de la civilisation industrielle ; et enfin, pandémie mondiale donnant l'occasion aux Etats de la vieille Europe d'accélérer la mise en œuvre de la société de contrainte, sur le modèle de la Chine, pour le plus grand profit des industriels du numérique et de la santé. Cet échantillon, loin d'être exhaustif, montre l'ampleur du basculement. À moins qu'il ne s'agisse, pour certains de ces phénomènes, de la culmination de tendances déjà puissantes il y a six ans. Car les idées que je critiquais en remontant vers leurs sources intellectuelles parfois abscondes ont désormais pignon sur rue. Pour ne citer que l'exemple de la musique : on constate avec les chanteurs Pomme, Eddy de Pretto, Yseult ou Angèle, entre autres, leur infusion dans la culture de masse.

Les aléas de la réception du livre, les leçons que retire le conférencier en tournée, et ma propre expérience des milieux dits « de gauche » confirment cette dernière intuition. De toute manière, il aurait été bien naïf ou d'une insondable présomption, d'espérer inverser un mouvement de fond en quelques chapitres. Ainsi, un éditeur marxiste « branché », traducteur de l'œuvre du penseur du postmodernisme Frédéric Jameson, estima avant même de l'avoir lu si tant est qu'il s'y soit risqué ! que *Le Désert de la critique* n'était qu'une lamentation réactionnaire supplémentaire sur la défaite de la pensée, au mieux risible, au pire affligeante. Sans surprise, le livre est tombé des mains de certains universitaires spécialistes de Michel Foucault, qui ont parfois poussé la délicatesse jusqu'à m'accuser de malhonnêteté intellectuelle devant leurs étudiants, lesquels m'avaient invité à exposer mon propos parce qu'il leur avait paru solide et propice à la discussion. Cependant, bien peu de critiques de fond, argumentées et patientes. Sur le terrain militant de l'extrême gauche, à l'instigation de nombreux groupes, collectifs, associations, les discussions approfondies eurent lieu parfois, occasions de véritables réjouissances. Pour le reste, j'ai pu apprécier un large éventail de conduites et de réflexes « déconstruits », essentiellement au sein du milieu dit « libertaire » : accusation de « confusionnisme », autrement dit la suspicion d'alimenter le fonds d'idées de la droite et de l'extrême droite en critiquant la gauche de l'intérieur ; propos tenus pour « douteux » et « glissants », au motif d'un entretien paru dans le journal *La Décroissance* ou de critiques positives du livre publiées par *Le Figaro* ou la revue « écolo-catho » *Limite* ; désinvitation, autrement dit la pratique (d'abord répandue dans les universités nord-américaines) consistant à retirer une invitation, suite à des plaintes de groupuscules considérant que la venue de l'auteur serait en elle-même une provocation ; débat torpillé par une ou deux personnes de l'assistance présentes pour en découdre et extirper des aveux de « transphobie » ou d'« anti-féminisme » ; fermeture d'une bibliothèque associative après un passage houleux, intimée aux usagers par le propriétaire (technique imparable qui allie le camouflet pour le conférencier à la honte d'avoir causé des ennuis à ses hôtes d'un soir) ; enfin, en février 2020, au moment d'aller présenter la version italienne du livre à Milan et Turin (voyage finalement annulé en raison de la pandémie de covid-19), mon hôte m'avertissait qu'un groupe *queer* local avait prévu de perturber des discussions, pour le même motif de « provocation ». Bref, on l'aura compris, à sa modeste échelle, *Le Désert de la critique* figure, avec bien d'autres ouvrages, sur la liste noire de tout ceux qui s'estiment aux avant-postes de la critique « radicale » contemporaine.

Voilà pour la face sombre de ces scènes de la vie intellectuelle et politique en France, vécues depuis six ans. Assurément, cela compte moins que les mots de tout ceux qui, simples citoyens, individus de bonne volonté animant des groupes de réflexion, associations culturelles, festivals militants, se sont trouvés exposés sur le terrain (et non par articles universitaires interposés) à la passion d'interdire des déconstructeurs. Ceux-là ont trouvé dans ce livre des analyses confirmant leurs intuitions, en leur permettant de fourbir des arguments pour résister à l'intimidation, dont la moindre n'est pas de s'entendre dire que l'on participe, de tout son être, au maintien d'un système de « privilèges ». Les encouragements rencontrés régulièrement incitent à continuer dans la voie de la discussion réfléchie des thèses adverses, autrement dit dans l'exercice cohérent de la critique. C'était le but de l'ouvrage, établi en concertation avec l'éditeur : contenir la veine pamphlétaire, comme on

retient la crue d'un fleuve, et s'attaquer pied à pied, avec érudition si besoin, aux théories amphigouriques de la déconstruction et leurs décantations dans le milieu militant. J'avais le sentiment d'avoir gardé la mesure et le sens de la nuance, ménageant même, par ce qu'elles me semblaient toucher juste sur tel point précis, quelques thèses des Indigènes de la République ou de Christine Delphy, depuis ralliée aux causes les plus étonnantes, intersectionnalité oblige. Voyez ainsi son soutien, en février 2018, au grand féministe Tariq Ramadan, soupçonné de viols et agressions sexuelles, détenu alors à l'isolement à Fleury-Mérogis¹. Las, aux yeux du parti déconstructeur, le peu est déjà trop. Quoique j'eusse pu dire ou faire par ailleurs et par la suite, des chapitres comme le quatrième et le cinquième du présent livre, traitant entre autres du féminisme *queer* et des technologies de « désidentification », le marquaient du sceau de l'infamie.

Plus rien n'est à espérer de ce côté. Et puisque la ligne de fuite émancipatrice au service des dominés, théorisée depuis les années 1970 par les penseurs fondateurs, s'est retournée en une courbe folle ou s'impose, chez les militants et leurs porte-voix universitaires, la volonté obsessionnelle de régenter la vie des autres, on peut se permettre d'être offensif. Parce que, redisons-le, le désert de la critique affecte désormais tout le monde, et non seulement quelques mouvances politiques de gauche extrême. D'autres textes, parus dans l'intervalle, encouragent un tel effort. Chez différents éditeurs, qu'il s'agisse de grosses maisons ou de petites structures, à destination d'un public tantôt universitaire, tantôt militant, parfois mixte, et selon des sensibilités politiques tantôt proches et tantôt éloignées, tous ont néanmoins prolongé certains aspects de la réflexion présentée dans *Le Désert de la critique*. Citons *La Fabrique du Musulman*, par Nedjib Sidi Moussa ; *L'Homme artefact. Indistinction des sexes et fabrique des enfants*, par Fabien Ollier ; *L'Art du politiquement correct*, par Isabelle Barbéris ; *Du contrat sexuel*, par Cédric Lagandré ; *Du coup. Post-scriptum à mon passage en milieu ridicule*, par TomJo ; *La gauche identitaire. L'Amérique en miettes*, par Mark Lilla ; *La Philosophie devenue folle : le genre, l'animal, la mort*, par Jean-François Braunstein ; *La dictature des identités*, par Laurent Dubreuil ; *Liberté surveillée*, sous la direction de Normand Baillargeon ; *La Gauche contre les Lumières*, par Stéphanie Roza². Je ne peux que renvoyer les lecteurs aux argumentaires déployés dans ces ouvrages. L'effet d'accumulation de cette liste, certes non exhaustive, ne doit pas tromper. Ces dix textes ont paru au fil de six années. Que l'on compare avec un échantillon égal paru... en deux mois, entre février et avril 2021 : *Encyclopédie critique du genre*, sous la direction de Juliette Rennes, *La vie psychique du racisme*, par Livio Boni et Sophie Mendelsohn (éditions La Découverte) ; *Hot, Cool & Vicious. Genre, race et sexualité dans le rap états-unien*, par Keivan Djavadzadeh (éditions Amsterdam) ; *Une guerre mondiale contre les femmes. De la chasse aux sorcières au féminicide*, par Silvia Federici (éditions La Fabrique) ; *Les malentendues. Foi et féminisme, des droits réconciliables*, par Dania Suleman (éditions du Remue-ménage) ; *Sororité*, sous la direction de Chloé Delaume (éditions du Seuil, collection « Points ») ; *La Terreur féministe*, par Irène (éditions Divergences), *La Puissance féministe*, par Veronica Gago (éditions Divergences) ; *Le conflit n'est pas une agression: rhétorique de la souffrance, responsabilité collective et devoir de réparation*, par Sarah Schulman (éditions B 42) ; *Sous nos yeux. Petit manifeste pour une révolution du regard*, par Iris Brey et Mirion Malle (éditions La Ville brûle). Sans préjuger de l'intérêt de ces ouvrages, admettons un différentiel de surface éditoriale. Quant à la présente réédition, instruisons le dossier à nouveaux frais, en soumettant au seul tribunal de la raison (mais d'une raison qui ajoutera cette fois le témoignage et l'enquête à l'analyse conceptuelle) les errements de ce qui se passe actuellement pour une critique subversive de l'ordre établi.

1 « Tariq Ramadan : Pour une justice impartiale et égalitaire », les Invités de Mediapart, 21 février 2018. Selon cette tribune, l'état de santé de l'islamologue était tel que le refus de sa demande de remise en liberté lui aurait porté un préjudice irrémédiable, manifestant de surcroît l'instrumentalisation islamophobe, par la justice, des violences faites aux femmes.

2 Respectivement : Libertalia, 2016 ; QS? Éditions, 2019 ; PUF ; piecesetmaindœuvre.com, 11 octobre 2019 ; Stock, 2017 ; Grasset, 2018 ; Gallimard, 2019 ; Léméac, 2019 ; Fayard, 2020.

LA CULTURE DE L'INQUISITION

Signe des temps : qui commence avec Christophe Girard finit avec Alice Coffin. En introduction du livre, je signalais l'ampleur des célébrations grand public de Michel Foucault, sinon le penseur original de la « déconstruction », du moins le représentant le plus important du geste déconstructeur. En 2014, Christophe Girard, alors maire du 4^{ème} arrondissement de Paris, avait déployé un portrait géant du philosophe sur la façade de la mairie, accompagnant la célébration du trentième anniversaire de la mort de Foucault de commentaires élogieux sur l'inépuisable inspiration de son analyse des dispositifs de pouvoir, de la sexualité et du néolibéralisme. Adjoint au maire chargé de la culture, l'ancien directeur général de l'entreprise Yves Saint-Laurent et directeur stratégie chez LVMH est contraint à la démission en juillet 2020, en raison de ses liens d'amitié avec l'écrivain pédophile Gabriel Matzneff, avec qui il aurait plusieurs fois dîné aux frais de la Ville de Paris. Au cœur de la campagne lancée contre Girard, Alice Coffin, élue EELV (Europe Ecologie les Verts) au conseil de Paris, militante féministe et LGBT, cofondatrice de la Conférence européenne lesbienne. La vieille Europe n'a qu'à bien se tenir. Avec cette créature médiatique, c'est l'Amérique et ses recettes d'agitation qui nous sont livrées clés en main. En particulier le « woke », ce militantisme « conscient », sensible à toutes les injustices et toutes les formes d'inégalités et d'oppressions pesant sur les minorités. Passée par les États-Unis, Coffin importe dans les médias le vocabulaire *intersectionnel* qui fait l'ordinaire des travaux de sciences politiques outre-Atlantique, et que brandit aujourd'hui tout chercheur militant en quête de respectabilité : croisement des oppressions et point de vue « situé ».

Par chance, nous disposons d'un livre pour nous faire une idée de sa pensée : *Le Génie lesbien*, paru chez Grasset, une maison prestigieuse qui pousse ses auteurs. Ouvrage ou relevé de *tweets* et de coups d'éclat médiatiques, le doute persiste. Ce qui est avéré, en revanche, c'est la volonté d'Alice Coffin de relier la politique et le show, d'exposer la vie privée sous les projecteurs du spectacle. Raison de son zèle à préparer et animer, avec l'association des journalistes LGBT, la cérémonie des « Out d'or ». Autrement dit, faire en sorte que cesse l'opprobre jeté sur l'*outing*, la déclaration publique d'homosexualité. Certaines personnalités sollicitées par la journaliste pour exposer leur orientation sexuelle demeurent réticentes ? Erreur et identification avec l'opprimeur. Car le privé est politique. Non plus au sens de la devise contre-culturelle des années 1960, qui signifiait que le sexisme ou le racisme ne relevaient pas d'attitudes privées mais d'institutions oppressives, ce qui impliquait de placer la discussion à ce niveau de généralité. Désormais, nos options personnelles sont réputées détenir une charge politique et doivent être transparentes. Fin de la distinction entre vie privée et vie publique : le Parti de l'émancipation a droit de regard sur tout. On s'en console en lisant Alice Coffin confier sa satisfaction d'être en pleine lumière, sur la scène des « Out d'or », à côté de militants des droits des trans, handicapés, racisés (c'est-à-dire ceux qui sont définis par le groupe dominant comme appartenant à une race opprimée), migrants, et de « personnalités alliées », dont le pedigree laisse rêveur : l'escrimeuse et ancienne ministre macronienne Laura Flessel, la présentatrice Claire Chazal, l'ancienne ministre de l'éducation « 100 % numérique », par ailleurs directrice de collection chez Fayard, Najat Vallaud Belkacem, l'actrice Camille Cottin, le footballeur indigéniste Lilian Thuram et Jacques Toubon, passé, par un fabuleux destin, de ministre de la Justice de Jacques Chirac à défenseur homérique des « droits ». Voilà un vrai show à l'américaine. En coulisse, près de la scène, Alice Coffin évoque la présence « émue » de Marc-Olivier Fogiel, patron de BFM TV qui expose, dans un ouvrage de confessions intimes, comment il a optimisé avec son compagnon le profil génétique de ses deux filles, en se payant une gestation pour autrui de haute volée. Eux qui avaient au départ sélectionné une jeune étudiante en médecine ont pris la décision de l'écartier *in extremis*, en raison des prédispositions génétiques à divers cancers révélées par son historique familial. On le comprend, le couple voulait éviter de faire courir ce risque à ses enfants³. Bienvenue à Gattaca.

Certains hommes, on le voit, et non des moindres, savent trouver grâce aux yeux d'Alice Coffin.

3 Marc-Olivier Fogiel, *Qu'est-ce qu'elle a ma famille ?*, Grasset, 2018.

Pour le reste, comme la lame de fond #Metoo en atteste selon elle, il s'agira pour les femmes d'« organiser un blocus féministe. Ne plus coucher avec eux, ne plus vivre avec eux en est une forme. Ne plus lire leurs livres, ne plus voir leurs films, une autre. A chacune ses méthodes ⁴». On en reste coi. En attendant que la ligue d'Alice Coffin se tourne vers les œuvres impies de romanciers écrivant du point de vue d'une femme (tel Flaubert dans *Madame Bovary*), on assiste à son combat pour la reconnaissance légale du terme « féminicide ». Soit, si l'on envisage le sens de ce néologisme calqué sur le terme « génocide », l'extermination systématique et planifiée des femmes en tant que groupe humain. C'est que pour notre élue écologiste, le « combat lexical » est crucial - autrement dit, en *ancilangue*, la propagande. On comprend pourquoi à la lecture de cette réflexion : « Je suis sidérée des points de rapprochement entre les combats féministe et écologique. Ils sont tous les deux traités de la même façon dans le champ médiatique. On leur oppose la rhétorique du champ fasciste, dictatorial et autoritaire⁵. » Les techniques d'agit-prop du *woke* sont éprouvées : alignez les termes connotant la dureté, la cruauté et la violence, glapissez « fasciste ! », il en restera toujours quelque chose. Dans *1984*, on appelle cela *duckspeak*, ou « canelangue » (« canardire » dans la traduction de Célia Izoard, parue aux éditions Agone en 2021) : les mots sortent en rafale du larynx, sans même que le cerveau y ait part. On s'est un peu trop vite extasié de la redécouverte du roman d'Orwell, dont les ventes ont explosé aux États-Unis à la faveur de l'élection de Donald Trump. Avec sa « post-vérité » et ses « faits alternatifs », l'administration de l'inquiétant histrion aurait achevé de nous plonger dans un monde « orwellien ». Ébahissement de dernière minute, quand Orwell lui-même avait pris soin de préciser ses intentions à ses lecteurs de gauche : « Je crois [...] que les idées totalitaires ont pénétré partout la mentalité des intellectuels, et j'ai voulu pousser ces idées jusqu'à leurs conséquences logiques. J'ai situé ce livre en Grande-Bretagne pour bien montrer que les peuples anglophones ne sont pas par nature meilleurs que les autres, et que le totalitarisme, *s'il n'est pas combattu* peut triompher n'importe où » (lettre au syndicaliste Francis Henson du 16 juin 1949⁶). C'est plutôt en cela que *1984* est indispensable : pour la lumière qu'il jette sur le renouveau de cette mentalité stalinienne qui réduit l'exercice de la pensée au fonctionnement d'un gramophone.

Le tribunal de la Sainte Inquisition déconstructrice compte en Geoffroy de Lagasnerie un autre membre de choix, sur les écrits duquel je m'étais appuyé pour exposer les réflexes idéologiques qui conduisent vers un désert de la critique. Il serait fastidieux de retracer les déclarations, tribunes et prises de position insanes accumulées depuis six ans par ce disciple autoproclamé de Bourdieu et Foucault, professeur à l'université de Cergy-Pontoise, porte-voix d'une gauche « radicale » et membre du comité Adama contre les violences policières. Pour le présent propos, je n'en retiendrai que deux. En octobre 2015, à l'antenne de Mediapart⁷, le sociologue taxe d'auteurs « authentiquement fascistes » le philosophe Jean-Claude Michea (rien de surprenant étant donné l'état de panique intellectuelle dans lequel ce philosophe plonge régulièrement ses lecteurs dits « radicaux »), le juriste Alain Supiot (auteur, avec *La Gouvernance par les nombres*⁸, d'un des meilleurs traités des dernières années sur la réorganisation managériale du travail, un détail somme toute trivial) mais encore les sociologues et philosophes Pierre Dardot et Christian Laval, accusés en outre d'homophobie et de transphobie. Dans *La Nouvelle raison du monde*⁹, généalogie du néolibéralisme qui emprunte beaucoup à Foucault, dont les auteurs furent les disciples dans les années 1970, ces derniers avaient le malheur d'observer que l'exhortation au choix en contexte néolibéral (« soyez vous-même l'acteur de votre parcours ») fabrique un sujet flottant, placé en apesanteur symbolique. Les cadres institutionnels qui distribuaient places et statuts volent en éclat. Les revendications

4 Alice Coffin, *Le Génie lesbien*, Grasset, 2020, p.229.

5 *Reporterre*, 20 février 2021.

6 Orwell, *Essais, articles, lettres, vol.IV*, Ivrea/ Encyclopédie des nuisances, 2001, p.601.

7 « Comment organiser la riposte intellectuelle ? », Mediapart, 22 octobre 2015.

8 Editions Fayard, 2015.

9 Editions La Découverte, 2010.

illimitées du moi se calquent sur la logique de l'accumulation du capital et sur la frivolité de la valeur. Alors, changer de sexe ou d'identité devient une entreprise individuelle qui ne regarde pas davantage les autres que le fait de changer de voiture. Autrement dit, selon un collage observé récemment sur les murs de ma ville : « Mon genre, mon identité, mon corps, ta gueule ». Pour avoir seulement constaté le phénomène, Dardot et Laval se voient marqués du stigmatisme suprême, *Stigmatisés*, donc, comme « transphobes » et « fascistes ».

Dans une de ses chroniques pour *Tribune*, Orwell notait en 1944 que le terme de « fascisme » était déjà presque dépourvu de signification, l'ayant lu appliqué indifféremment aux paysans, aux commerçants, aux châtiments corporels, aux courses de taureaux, à la chasse au renard, à Kipling, à Gandhi, à Tchang Kai-Tchek, à l'homosexualité, aux femmes, à l'astrologie, aux chiens, etc.¹⁰. Qu'aurait-il pensé de l'intervention de notre sociologue radical lors de la matinale de France Inter, fin septembre 2020 ? Y aurait-il vu le visage de Syme, le linguiste spécialiste de la destruction des mots, ou bien celui d' O'Brien lui-même, le tortionnaire de Winston ? Lisons ces déclarations du point du jour : « J'assume totalement le fait qu'il faut reproduire un certain nombre de censures en vérité dans l'espace public pour rétablir un espace où les opinions justes prennent le pouvoir sur les opinions injustes. » Autrement dit la censure des opinions de droite en faveur des opinions de gauche dont, en bonne logique, ne feraient pas partie Dardot et Laval, les penseurs du « commun »... Plus instructive encore est la réponse de Laurence Bloch, directrice de France Inter, aux interrogations des auditeurs à la suite de ce morceau de bravoure : « Nous pouvons nous réjouir de l'acceptation par Geoffroy de Lagasnerie de ce moment de confrontation, lui qui a l'antenne professe « qu'il est contre le paradigme du débat, contre le paradigme de la discussion » et « qu'il assume totalement qu'il faille reproduire un certain nombre de censures dans l'espace public pour que les opinions justes prennent le pas sur les opinions injustes. »

Relisons : il faudrait savoir gré à l'agitateur d'avoir, dans sa grande mansuétude, accepter une invitation à la radio d'État pour promouvoir des écrits qui en appellent à renverser l'État et faire taire les opposants. Voilà qui laisse perplexe, mais Mme Bloch donne plus loin quelques clés de compréhension : « Geoffroy de Lagasnerie est aujourd'hui professeur à l'université de Cergy-Pontoise, il est habilité à conduire des recherches et produit des livres dans une maison d'édition, Fayard, dont le sérieux ne saurait être contesté. Il intervient fréquemment dans le débat public via des tribunes ou des pétitions dans des quotidiens comme *Le Monde* ou *Libération*. À ce titre ses positions comptent et nous ne pouvons pas les ignorer¹¹. » Comprenons : Monsieur de Lagasnerie occupe l'espace médiatique en faisant mine de le dynamiter, il a tribune ouverte dans la grande presse et il bénéficie d'une position institutionnelle. Bref, il a les moyens, tout comme Alice Coffin.

D'autres, qui ne fréquentent ni les couloirs des universités ni ceux des rédactions mais plutôt ceux des squats ou des locaux militants, n'ont pas les moyens. Mais ils s'efforcent de singer les manies inquisitoriales de ceux qui les ont. Foucault, Derrida et leurs théories sophistiquées sont alors bien loin, il faut l'admettre. Tout à la joute philosophique, j'avais laissé dans *Le Désert de la critique* trop peu de place aux situations vécues à la base. Car loin des feux sous lesquels s'agitent les nouveaux inquisiteurs existe une réalité où les mêmes mécanismes de pensée aboutissent non pas à des provocations verbales mais à des désastres humains. Voyez, pour vous en convaincre, la mésaventure survenue à Florence Montreynaud, militante féministe, fondatrice des Chiennes de garde, qui défend l'abolition de la prostitution¹². Le 8 mars 2021, à Paris, place de la République, alors que Florence Montreynaud et ses camarades déployaient des banderoles réclamant l'abolition de la prostitution et de la pornographie, une centaine de très jeunes gens se réclamant de l'antifascisme, de la lutte contre l'islamophobie et contre la transphobie, les prennent à parti non seulement

10 Orwell, « A ma guise », *Tribune*, 24 mars 1944 in *Essais, articles, lettres, vol. III*, Ivrea/ Encyclopédie des nuisances, 1998 .

11 Mediateur.radiofrance.com, 2 octobre 2020.

12 Laure Daussy, « Quand des antifas s'en prennent à des féministes lors d'une manifestation », *CharlieHebdo.fr*, 8 mars 2021.

verbalement mais physiquement. Au-delà du mantra « fasciste ! », on entend durant ces deux minutes de la haine les slogans « putophobe », « clitophobe », avant que cet acronyme sibyllin ne vienne orner la statue de la place de la République : « sauve un trans, bute un terf ». Autrement dit, en novlangue américanisée : un *trans-exclusionary radical feminist* (féministe radicale favorable à l'exclusion des trans). Florence Montreynaud, quant à elle, a peu goûté l'effort d'innovation linguistique des « antifas » : « Depuis 50 ans que je participe à des manifs féministes, c'est la première fois que je suis traitée de « facho ». »

On se pince pour croire à tant de misère psychologique. Mais on se souvient alors des aventures de Ludvik Jahn, le héros malheureux de *La plaisanterie*, de Milan Kundera, dans la Tchécoslovaquie de l'après-guerre. Ses camarades, qui lui trouvent d'intolérables « résidus d'individualisme » en raison de sa tendance à plaisanter, et vont pour cette seule raison le bannir du parti, ne sont guère plus vieux que les milices néo-féministes actuelles. Force est de constater que la jovialité du milieu intersectionnel semble aussi grave que celle des militants des anciens satellites de l'URSS. Si l'on rit, c'est toujours correctement. Pour le reste, la haine de tout ce qui laisse passer du jeu dans l'adhésion aux principes du parti. Le jugement est outré ? On extrapole à partir d'un cas isolé ? Lisez pour une histoire bien de chez nous, *Du coup*, le récit par Tomjo, écologiste radical, critique social, metteur en scène et opposant à la métropolisation de la ville de Lille, de ses aventures dans le « milieu ». Voyez, à l'étranger, les analyses de Rhea Jean, docteur en philosophie et militante féministe québécoise, engagée elle aussi dans le combat pour l'abolition de la prostitution, et celles de la politologue anglo-australienne Sheila Jeffreys, militante lesbienne. Cette dernière a détaillé nombre d'exemples concordant avec celui-ci dessus, à l'intérieur d'espaces dédiés aux femmes (notamment des refuges pour femmes battues¹³). Elle montre par ailleurs que les lieux exclusivement féminins (une pratique mise en œuvre suite au mouvement pour les droits civiques) sont devenus le théâtre d'irruption de transsexuels criant à la discrimination lorsqu'ils se trouvent rejetés par des femmes. Quand à Rhéa Jean, qui justifie la présence « d'espaces sécurisés » (*safe spaces*) parce qu'elle s'inscrit dans une histoire de combats sociaux et permet effectivement à des femmes violentées de s'exprimer sans fard, elle montre combien l'accusation de transphobie est un cheval de Troie permettant à des hommes trans de prendre le contrôle de groupes de femmes.

En lisant de tels textes écrits outre-Atlantique, au pays du militantisme *woke*, on s'imagine mieux ce qui advient ici, dont les effets se sont intensifiés depuis six ans. Rhéa Jean, elle aussi, a subi une désinvitation à l'université de Québec à Montréal, alors qu'elle avait préparé une intervention dans un séminaire intitulé « Sexes, genres et transidentité : réflexions critiques¹⁴ ». Il est vrai qu'elle a le front de croire en la réalité objective. Pour elle, 2+2 font 4. Le dimorphisme sexuel, soit la division sexuée de l'espèce en mâle et femelle humains, est une réalité objective, commune à ce des milliers d'espèces, que les exceptions (intersexes par exemple) ne suffisent pas invalider dans l'ensemble. En d'autres termes, Rhéa Jean distingue le *sexe*, naturel, et le *genre*, qui en est une interprétation culturelle, socialement construite. Antisexiste, elle articule les deux niveaux et s'attaque aux attendus genres imposés aux femmes, aux rôles sexuels dans lesquels elles seraient censées se couler *naturellement*. C'est également ma position, tout à fait classique, dans *Le Désert de la critique*. Mais cette position fut attaquée comme discriminatoire par le Conseil québécois LGBT, suffisamment revendicatif pour annuler la conférence de la philosophe. C'est que désormais, en application de la philosophie de Judith Butler dont le lecteur trouvera l'explication détaillée dans mon livre, les militants « pro-genre » (autrement dit ceux pour qui le genre a préséance sur le sexe) considèrent que les « termes *hommes, femmes, filles, garçons* se réfèrent non plus au sexe des individus, mais à leur *identité*, c'est-à-dire la façon dont chaque individu se perçoit lui-même ».

On ouvre ici la boîte de Pandore. Le réel se vaporise. Dès le moment où mon identité relève de l'image, plus ou moins fantasmée, que je me fais de moi-même, de sorte que celle-ci se substitue à

13 Sheila Jeffreys, *Gender Hurts. A Feminist Analysis of the Politics of Transgenderism*, New York, Routledge, 2014.

14 « Le droit à la dissidence face au discours actuel sur l'identité de genre » in *Liberté surveillée. Quelques essais sur la parole à l'intérieur et à l'extérieur du cadre académique*, Léméac, 2019, p. 175-207.

la réalité de mon être, alors tout retour du réel sera vécu comme une agression de mon *moi* intime. Dès lors, les « espaces sécurisés » deviennent des bastions identitaires auquel on n'accédera qu'après contrôle et élimination des *microsagressions*. Dotez-vous de votre « pass *safe spaces* », en remplissant le formulaire idoine : regard bienveillant, pas de gestes brusques, élocution peu assertive, souci de ne pas « mégenrer » les gens, autrement dit commettre une erreur d'identification en se fiant à l'évidence de la perception, sans deviner que la « personne » qui nous fait face pourrait se sentir intérieurement tout autre. On se souvient du visage médusé du journaliste Daniel Schneidermann face à Arnaud Gautier-Fawas, directeur et fondateur d'Ambassades pour l'Egalité, un réseau de missions diplomatiques qui « œuvrent à la défense des droits des personnes LGBTQI2+ », sur le plateau de son émission « Arrêt sur images ». S'étant adressé à cette personne dégarnie, charpentée et barbue en l'appelant « monsieur », le journaliste avait effarouché le conseiller en visibilité des minorités, lequel lui avait rétorqué le désormais célèbre « qui vous dit que je suis un homme ? Vous me mégenrez ! Je suis non binaire ». Comme les Services centraux dans *Brazil*, de Terry Gilliam, la véritable adaptation cinématographique de 1984, sorti en 1985, on est pointilleux sur les procédures, chez les progressistes de notre temps. Pourquoi « progressistes », sera-t-on tenté de demander, alors que les divers exemples ci-dessus laissent plutôt entendre un retour à la brutalité la plus crasse et la régression de chacun vers une identité close ? Par ce que tous s'engagent dans une fuite en avant vécue comme une conquête émancipatrice : la destruction de toutes les limites imposées aux droits de l'individu à être reconnu dans ses exigences particulières. Droits à qui s'opposent au droit *de* (se réunir, aller et venir, s'exprimer publiquement, pratiquer sa religion). Ces derniers, garantis par la puissance publique, étant de plus en plus considérés comme des archaïsmes, et avec eux l'égalité politique qu'il présupposent.

LES INDIGENES ET LES RECUPERABLES

On m'a parfois fait remarquer, dans les quelques mois qui ont suivi la publication du livre, une tendance à sélectionner les personnages et citations les plus caricaturaux. Les choses sont « plus complexes ». On a fait une observation semblable à Nedjib Sidi Moussa après la parution de son petit essai (suivi depuis de publications de valeur) *La fabrique du Musulman*, qui évoquait sans cesse les activités du Parti des Indigènes de la République et de sa porte-parole d'alors, Houria Bouteldja. Je n'avais moi-même pas pu éviter d'en parler largement dans le troisième chapitre du *Désert de la critique*. J'avais essayé, en quelques esquisses, d'envisager comment sortir par le haut de l'oscillation entre l'affirmation particulariste et l'inclusion dans le tout de la République. Le livre de Nedjib Sidi Moussa venait, quelques temps après, secouer les évidences d'une gauche « cléricale » (comme il la nomme) ralliée à la cause des Musulmans (avec une majuscule), cette « nouvelle caste tournée contre la lutte de classe¹⁵ ». Catégorie assimilée aux musulmans (fidèles de l'islam), construite à la croisée de l'évolution de la société française dans son rapport à l'immigration maghrébine, africaine et moyen-orientale, et de l'action d'entrepreneurs communautaires, d'élus, de journalistes, d'universitaires et d'éditeurs. Communauté séparée du reste de la population et regroupant indistinctement « salafistes, athées, commerçants, prolétaires, Ch'tis ou Marocains », intégrés dans un même mouvement « ethnodifférentialiste » (autrement dit l'affirmation du cloisonnement des différentes ethnies, la séparation de leurs héritages culturels). Difficile, dans ces conditions, de ne pas évoquer l'ex-porte-parole d'un des organes majeurs de cette fabrique du Musulman. On retrouve ici le modèle de Lagasnerie : occupation de la scène médiatique au fil de phrases définitives, ce que la « culture » rap nomme des *punchlines*. Entre l'affirmation selon laquelle « le mode de vie homosexuel n'existe pas dans les banlieues, et ce n'est pas tout à fait une mauvaise chose¹⁶ », le soutien apporté à l'humoriste antisémite Dieudonné (« d'un côté, les Indigènes sociaux [...] sont très sensibles, par exemple, aux questions relatives à Dieudonné, que

15 Nedjib Sidi Moussa, *La Fabrique du Musulman*, Libertalia, 2017, p.31.

16 Cité par Blair Taylor, « We are not Charlie ». Stratégies et paradoxes de la gauche décoloniale » in *Les Temps modernes*, 2018/4 (n° 700), p. 36-56.

certains voient comme un héros, un résistant ; de l'autre, nous avons construit un système d'alliances avec certains milieux de gauche pour qui Dieudonné est un fasciste. Quand nous devons sacrifier l'un de ces pôles, c'est celui des Blancs que nous sacrifions¹⁷) ou encore les contorsions argumentatives au moment de traiter des accusations de viol proférées de manière posthume à l'encontre d'Adama Traoré, par son ancien codétenu à la prison d'Osny dans le Val-d'Oise (« défendre ou pas les « barbares » n'est pas un choix moral, c'est un choix politique, c'est même un choix décolonial¹⁸»), le choix est large.

Je ne commenterai ici qu'un seul propos, non pas tant pour ce qu'il révèle de son énonciatrice (rien, à la vérité, qui ne fut déjà connu) que pour l'éclairage qu'il apporte sur l'état de délabrement de la vie intellectuelle en France. Pur chauvinisme : je choisis l'affaire April Benayoum, alias Miss Provence 2020. Allumez les projecteurs du show. Les miss défilent et font part aux spectateurs de TF1 de leurs projets de vie. Un tombereau d'insultes antisémites vient encrasser les tuyaux des réseaux sociaux après le passage de miss Provence. Toujours inspirée, Houria Bouteldja se précipite pour livrer sa réaction aux commentaires humiliants : pas d'amalgame, s'il vous plaît, entre *antisionisme* et *antisémitisme*, mais acceptons que « l'on ne peut pas être israélien innocemment¹⁹ ». Crispation dans la presse, notamment dans les publications classées à droite (*Valeurs actuelles*, *Le Point*) ou chez *Marianne*. Envolées lyriques des défenseurs de Bouteldja, se livrant à une énième pétition de soutien à la combattante diffamée par l'arc raciste, cette engeance qui sévirait du Printemps républicain jusqu'à *Valeurs actuelles*, en passant par l'extrême droite²⁰. Le tour est joué. On y trouve notamment Christine Delphy, l'historienne Ludivine Bantigny, la journaliste Judith Bernard et le philosophe anti-impérialiste Alain Brossat. Remarquons au passage combien ce dernier avait frappé fort en fin d'année 2020, en se livrant, comme tout bon inspecteur *républicain* de l'Éducation nationale, à un rapport *post-mortem* sur les cours de Samuel Paty et l'infâme des caricatures de *Charlie Hebdo*. Indécence exceptionnelle : la *common decency* orwellienne tient là son absolu contraire²¹. De beaux spécimens de la « race des seigneurs », comme les nomme malicieusement le philosophe André Perrin dans son ouvrage *Scènes de la vie intellectuelle en France*. Avec eux, voilà à quoi se réduit la vie intellectuelle : réagir à des réactions, et se placer en rangs serrés derrière la bannière de l'antiracisme politique (le nouveau nom de l'anti-impérialisme), *quoi qu'il en coûte*.

Prenons du champ, loin de cet imbroglio médiatique. L'affaire miss Provence pose au moins un important problème philosophique : peut-on être tenu comptable des forfaits de ses aînés, à travers les siècles ? Jusqu'où porter le faix des exactions sur lesquelles s'est bâtie notre civilisation ? Cela engage la notion de responsabilité collective, à laquelle on n'est d'ailleurs pas tenu de croire. Un libéral « à l'ancienne », de l'époque de John Stuart Mill (1806–1873) par exemple, défendrait sans doute l'idée que seule une conscience *individuelle* libre peut commettre des fautes et des crimes. Dire qu'on « ne peut pas être israélien innocemment » soulève ce genre de questions, en insinuant que tout juif, y compris une jeune Française de 22 ans se présentant à un concours de beauté, devrait assumer les conséquences de la colonisation de la Palestine. À ce compte là, bien entendu, on ne peut pas davantage être français innocemment (c'est le postulat du mouvement décolonial en France) puisqu'en effet, c'est bien le républicain Jules Ferry qui déclarait dans un discours à la Chambre des députés le 28 juillet 1885 que « les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures » ; voyez Jean-Jaurès, dans un discours à la Chambre des députés du 20 novembre 1903, disant de la France que « la civilisation qu'elle représente en Afrique auprès des indigènes est certainement supérieure à l'état présent du régime marocain » ; ou encore Léon Blum qui, le 9 juillet 1925, dans cette même Chambre des députés, évoquait le droit et le devoir des races supérieures

17 Revue *Vacarme*, avril 2015.

18 « Peut-t-on défendre une victime de la police si elle est accusée ou coupable de viol ? », revue *Contretemps*, 1er août 2020.

19 « L'anti-tatarisme palestinien (et des banlieues) n'existe pas », Blog Mediapart, 24 décembre 2020.

20 « Contre la calomnie et la diffamation, en soutien à Houria Bouteldja », 17 janvier 2021, sur *acta.zone*.

21 Alain Brossat, « Un long hiver républicain », *Lundimatin*, 3 novembre 2020.

d'amener à leur niveau de culture les autres races ; et c'est enfin sous la Troisième République que des zoos humains furent créés, lors des expositions universelles, pour satisfaire les curieux avides de découvrir des indigènes (voyez l'Exposition coloniale de 1931 à Vincennes). Jacques Ellul, qui acceptait, quant à lui, la notion de responsabilité collective et estimait que l'Occident devait se porter débiteur à l'égard du reste du monde, n'en rappelait pas moins quelques réalités supplémentaires²². On ne peut pas davantage être arabe innocemment, puisque la culture arabe s'est fondée sur la conquête de populations soumises, à partir du VIIe siècle de notre ère, en Égypte, en Libye, en Irak, et sur l'invasion de l'Afrique du Nord. Pas plus qu'on ne peut être turc innocemment, compte tenu des invasions turques qui ont soumis les Arabes durant cinq siècles, entre le XVe siècle et 1918. Pas d'innocence pour les Bantous, qui ont créé des royaumes esclavagistes sur les deux tiers du Continent noir. Ni pour les Chinois, et leur destruction de la Mandchourie, du Sinkiang, de la Mongolie et du Tibet. Dans le même ordre d'idées, Cornelius Castoriadis, pas mieux disposé envers les forfaits coloniaux de l'Occident, rappelait que si l'on parle souvent de la traite des Noirs par les Européens à partir du XVIe siècle (un moment charnière, en effet pour le récit historique décolonial), on dit moins que « la traite et la réduction systématique des Noirs en esclavage ont été introduites en Afrique par des marchands arabes à partir du XIe-XIIe siècle (avec, comme toujours, la participation complice des rois et des chefs de tribus noirs), que l'esclavage n'a jamais été aboli spontanément en pays islamique et qu'il subsiste toujours dans certains d'entre eux²³ ». Décidément, personne n'est innocent. À travers les âges, les atrocités et les horreurs commises en masse sont la chose du monde la mieux partagée.

Comment s'en sortir ? Dans la pétition de soutien à Houria Bouteldja, les signataires invoquent notamment les mânes de Sartre. Au-delà des déterminismes, en dépit des rapports de domination, il reste possible à chacun de se choisir et d'engager sa responsabilité. C'est ce que préconise l'ancienne porte-parole du Parti des Indigènes, notant à l'adresse de miss Provence : « Si elle faisait le choix de la lutte anticoloniale, elle peut être certaine que le mouvement décolonial lui ouvrirait grands les bras. » Lorsqu'elle s'effectue dans ce sens là, la trajectoire de la conscience individuelle est encouragée. Voire. Car être passé dans le camp des opprimés par un acte de volonté laissera toujours planer le doute sur notre fidélité. L'appartenance au Parti, pour ses membres les plus zélés, est affaire de *substance* et non de *choix*. Ou bien on est antiraciste, et l'on ne forme qu'un avec le Parti, ou bien on *veut* l'être, et l'on est alors un *autre* qui s'est montré récupérable et doit constamment prouver qu'il est à la hauteur de sa décision. C'est le sens du jeu à trois pièces de Bouteldja, entre « nous », les Blancs et les Juifs : parvenir à ramener des pans entiers de la « gauche blanche » du côté des victimes du « racisme d'État » et de l'histoire coloniale, en s'alliant au besoin avec quelques Juifs « blanchis », tels que l'Union juive française pour la paix (UJFP). Mais d'abord, ne compter que sur ses propres forces. Tel est le programme du Parti.

Voilà qui est clair. Lorsque est paru *Le Désert de la critique* et plus encore avec la publication de *La Fabrique du Musulman* (aux éditions Libertalia, en 2017), je me demandais quelle était la pénétration réelle du discours indigéniste dans les classes populaires et dans le milieu militant. Elle paraissait plutôt faible, et l'importance du PIR exagérée par le miroir grossissant des propos de sa porte-parole. Je n'en dirais pas autant aujourd'hui, à la lumière de la visée de ce nouveau mouvement et des non-alignés. Stella Magliani-Belkacem, membre des éditions La Fabrique, déclarait ainsi lors du Bandung du Nord, un rassemblement décolonial international qui s'est tenu du 4 au 6 mai 2018 (l'intervention en question date du 6 mai) :

Quand Sud éducation se fait attaquer par le ministre de tutelle à cause du concept de racisme d'État, il est évident que nos thématiques ont indéniablement progressé. [...] À mesure que notre autonomie s'affermirait, nous sommes à même de gagner une hégémonie sur une partie des classes populaires et sur une grande partie des organisations qui les représentent. Cette hégémonie, c'est l'idée que nous nous faisons de la politique en tant que force autonome.

22 Voir Jacques Ellul, *Trahison de l'Occident*, Pau, Princi Negue, 2003.

23 Cornelius Castoriadis, *La Montée de l'insignifiance*, Paris, Seuil, 1996, p.94.

Hégémonie, le mot est lâché. Autrement dit, selon le marxiste italien Antonio Gramsci, par qui le concept a été forgé, l'établissement d'un consensus idéologique, la création d'un bloc politique uni par des croyances collectives, des représentations et un lexique commun. Par exemple en *duckspeak* antiraciste, les mots « raciser » (c'est-à-dire, pour le groupe dominant, définir l'autre comme appartenant à une race), « racialiser » (c'est-à-dire occuper une position dans la production des hiérarchies raciales²⁴), « inférioriser » (être placé dans une catégorie raciale subalterne par l'État), « blanchité²⁵ » (construction sociale majoritaire qui implique que le Blanc ne se rend pas compte qu'il est blanc [*sic*], incapable par conséquent de se transposer dans l'expérience minoritaire à laquelle il échappe), ou encore « privilège blanc²⁶ » (porter avec soi une sorte de sac à dos invisible rempli d'outils permettant de jouir, systématiquement, de droits reconnus par la société), presque tous issus des sciences sociales américaines.

Sur cette voie, Stella Magliani-Belkacem déclare compter sur des partenariats avec le NPA (Nouveau Parti anticapitaliste), le PCF, Solidaires, le Front de Gauche (à un certain moment du moins), et des liens avec le Black Bloc, contre la police et l'extrême droite, dans le but de faire plier l'État. On ne s'étonnera donc pas de voir l'extrême gauche (mouvement anarchiste compris) répondre bien souvent à l'appel hégémonique du camp décolonial²⁷. Ironie de l'histoire, l'hégémonie c'est également la marotte d'Alain de Benoist, un personnage dont la seule évocation devrait faire frémir n'importe lequel des signataires qui se sont succédé au chevet de Houria Bouteldja. Alain de Benoist, le fondateur de la « Nouvelle Droite » dans les années 1970, que l'honnête encarté dans les organisations gauchistes tient vaguement pour l'inspirateur des Le Pen, fille et petite-fille. Or, à la fin des années 1970, Guy Hocquenghem, révolutionnaire et esthète, membre fondateur du FHAR (Front homosexuel d'action révolutionnaire), disait dans *Libération* tout le bien qu'il pensait de la Nouvelle Droite. Opposée à la famille, confiante dans les possibilités de la science jusqu'à l'eugénisme (que, pour sa part, Hocquenghem réproûve), sensible à la cause *gay*, prônant la différenciation des cultures, la tendance animée par de Benoist s'attire les éloges de l'écrivain spontanéiste, qui ne recule vraiment que face aux penchants ségrégationnistes des ethno-différentialistes²⁸. Bref, dès cette époque, la Nouvelle Droite s'efforce de retourner la gauche, de la récupérer, pour gagner l'hégémonie culturelle. L'idée reste la même aujourd'hui, et à cette fin, de Benoist et ses proches savent faire feu de tout bois.

Ce n'est donc que demi-surprise de voir la revue *Éléments, Pour la civilisation européenne* consacrer, sous la direction d'Alain de Benoist, un dossier à l'indigénisme. Le jeu de miroir entre les volontés hégémoniques y apparaît en toute clarté. Coup fumant pour l'idéologue, le dossier du numéro 187 de décembre-janvier 2021 comporte un entretien avec Houria Bouteldja.

En réalité, le subterfuge est bien conduit. L'interview annoncée au sommaire n'a rien d'un inédit. Il s'agit de morceaux choisis d'un dialogue datant de 2009 entre la porte-parole et Laurent Schang, membre du comité éditorial d'*Éléments*, qui l'avait interrogée alors pour une revue confidentielle. Adoptant une position souveraine dans un propos très documenté, de Benoist souligne quant à lui les vertus de la critique de l'universalisme abstrait destructeur des identités particulières, avant de reculer face aux « racisme anti-blanc » et au « nettoyage ethnique de la *cancel culture* ». C'est que, contrairement à nombre de ses adversaires, il lit attentivement les courants d'idées qu'il souhaite

24 Voir Sarah Mazouz, *Race*, Anamosa, 2020.

25 Voir Cheryl L. Harris, « Whiteness as property », *Harvard Law Review*, vol. 106, n°8, juin 1993.

26 Voir Peggy McIntosh, « White Privilege : Unpacking the Invisible Knapsack », *Peace and Freedom Magazine*, juillet-août 1989.

27 Voir par exemple un communiqué conjoint du NPA et de l'UCL (Union communiste libertaire) après la fermeture de la grande mosquée de Pantin par le ministère de l'Intérieur, à la suite de la décapitation de Samuel Paty. La mosquée avait relayé, par réseaux sociaux, la vidéo dans laquelle un père de famille dénonçait l'enseignant. Cf. « Fermeture de la Grande mosquée de Pantin : une décision brutale et arbitraire », nouveau-parti-anticapitaliste.org, 21 octobre 2020.

28 *Libération*, 5/6 juillet 1979. Voir un commentaire plus approfondi dans « Ceci n'est pas une femme », sur pieceetmaindoeuvre.com, 3 novembre 2014.

retourner : les indigénistes, donc, mais encore bien des titres de maisons d'édition de critique sociale. Raison de plus pour considérer avec attention cette relation d'ennemis siamois entre la Nouvelle Droite et le camp décolonial. Alain de Benoist, pas davantage que Bouteldja, n'est opposé à l'idée que les ethnies et les races comptent avant tout sur leurs propres forces en puisant dans leurs traditions, fussent-elles patriarcales. À ses yeux, par exemple, l'excision entraîne sans doute des préjudices, mais l'on ne peut pas non plus isoler cette pratique d'un contexte culturel et social dans lequel elle se justifie moralement²⁹. Pour le dire crûment, Alain de Benoist ne voit pas d'inconvénients insurmontables à cette pratique, ou à d'autres coutumes humiliantes d'autres peuples, pourvu que ces derniers les suivent chez eux. L'axe de sa réflexion reste constant depuis *Europe-tiers-monde, même combat* (1986), un livre qui exaltait la singularité européenne, parente sur ce point des cultures du tiers-monde, dans un égal rejet des valeurs universelles.

On imagine les cris d'orfraie d'une Ludivine Bantigny, habituée de Mediapart, d'une Judith Bernard ou d'un Alain Brossat, contributeur du site Lundimatin, à la vue de ces accointances. Sans même évoquer les militants libertoïdes adeptes du « pas d'amalgame », et soucieux du « contexte ». Renversons les choses : les indigénistes et la partie récupérable de la gauche « blanche » cesseront-ils d'émettre leurs thèses sous prétexte que la Nouvelle Droite les reprend, elle qui défend aussi les particularismes et la séparation des cultures ? C'est peu probable. L'argument du contexte restera, par contre, utilisable à tout moment pour faire taire ces esprits chagrins, athées, libres-penseurs, antisexistes, soucieux de l'autonomie et de la fraternité entre les humains, qui adresseraient leurs flèches à la nouvelle *doxa* de la lutte contre toutes les oppressions. C'est comme ça les arrange. Question de point de vue. La peur de l'indignité fait assurément partie des nouvelles techniques d'intimidation : supposez qu'un individu soucieux des victimes réelles du racisme et du fascisme rappelle la proximité entre l'islamisme radical (y compris non « jihadiste») et l'extrême droite antisémite européenne. On aura tôt fait, depuis le camp décolonial, de l'accuser de « stigmatisation » en lui faisant redouter de « faire le jeu » des politiciens les plus crapuleux. Entre ceux qui diabolisent les musulmans et leur religion et ceux qui voient en eux, avant tout, le nouveau visage des dominés, l'espace de la pensée se réduit. Pourtant, comme un connaisseur de la culture arabe et de l'islam le rappelle aux bonnes âmes d'extrême gauche, ces dernières seraient bien avisées de « méditer ce qui est arrivé à leurs pareils turcs, qui ont fait de M. Erdogan au début de ce siècle le parangon des vertus démocratiques et de l'authenticité culturelle face aux « laïques fascistes » héritiers d'Atatürk, avant de croupir en prison et d'y subir privations et tortures³⁰ ». À l'image, en somme des anciens compagnons de route du communisme que Staline, pour toute récompense, envoya au Goulag.

À l'heure où j'écris ces lignes, le jeu de balancier entre raidissement droitier et provocation décoloniale, qui ponctue chaque nouvelle frappe de l'islamisme, a pris une ampleur nouvelle. Islamo-gauchisme vs islamophobie. Il a suffi, en février 2021, que deux ministres agitent un chiffon rouge pour que la sauce prenne. Voici Jean-Michel Blanquer et Frédérique Vidal, fossoyeurs notoires du service public d'éducation³¹, tenus par la gauche pour les incarnations de la République colonialiste. Quant à Mme Vidal, on aurait aimé que nos brillants défenseurs des savoirs émancipateurs épinglent son opportunisme, elle qui s'est réjouie de la pandémie de coronavirus et des mesures de confinement, occasions d'accélérer la numérisation intégrale de l'enseignement, pour le profit du Capital et de l'État. À cette intervention de la ministre de l'Enseignement supérieur, voyant dans l'épidémie « une opportunité de façonner l'université numérique de demain ³²», avec l'essor des marchés porteurs du *e-learning* et des *ed-Tech*, les beaux esprits ont préféré le champ de foire de « l'islando-gauchisme ». Décidément, l'acuité de la boutade de Guy Debord, dans sa lettre à

29 Alain de Benoist, *Au-delà des droits de l'homme*, Krisis, 2004.

30 Gilles Kepel, *Le prophète et la pandémie*, Gallimard, 2021, p. 279.

31 Voyez *Critique de l'école numérique*, éditions L'échappée, 2019, pour mieux saisir la destruction du cadre républicain entreprise par Jean-Michel Blanquer.

32 *Le Monde*, 20 février 2021.

Michel Bounan du 21 avril 1993, ne se dément pas : « Les actuels moutons de l'intelligentsia [...] ne connaissent plus que trois crimes inadmissibles, à l'exclusion de tout le reste : racisme, anti-modernisme, homophobie. »

LE DECOLONIALISME EN CHAIRE

Le parti à ses militants moutonniers, ses bêtes de scène médiatiques, ses porte-parole « controversés », mais aussi ses intellectuels organiques. Philosophe franco-américain et « afro descendant », spécialiste de Franz Fanon, enseignant à l'université Villanova de Philadelphie et à l'université de Toulouse, Norman Ajari est de ceux-là. Brillant orateur et prosateur convaincant, il ne se contente pas de petites phrases ou de communiqués pour plaider la cause décoloniale. Si la forme contraint à manier l'explication de texte philosophique que les lecteurs ne perdent donc pas patience, le fond du discours ne diffère pas beaucoup. Voyez plutôt le passage suivant, et jugez-en à l'aune des développements ci-dessus : « Les accusations d'antisémitisme sont depuis des décennies l'outil indispensable pour que la classe moyenne blanche puisse exprimer sa haine de la classe populaire noire dans un langage progressiste, en dissimulant les instincts racistes et contre-révolutionnaires qui en sont la vérité. C'est de cette technique d'intimidation que le rappeur Freeze Corleone ou la militante Houria Bouteldja ont récemment fait les frais en France³³. » En psychologue, Norman Ajari déterre les pulsions haineuses et la volonté de puissance blanche derrière la vertueuse accusation d'antisémitisme. Le lecteur jugera sur pièces en parcourant les textes de Bouteldja ou en tendant l'oreille pour saisir quelques bribes de *punchlines* du rappeur Freeze Corleone, par exemple dans son morceau *Bâton Rouge* : « Fuck un Rothschild, fuck un Rockefeller/Bitch j'ai grave la dalle comme si j'étais gros/Eh négro j'ai les crocs comme un rottweiler/J'la baise jusqu'à qu'elle m'dise qu'elle a des crampes/667 c'est pas des lol, c'est pas des pranks/L'objectif se rapproche/J'arrive déterminé comme Adolf dans les années 30. » Le genre de textes (?) pour lesquels cet éminent rebelle a écopé d'un signalement par le délégué interministériel à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la haine anti-LGBT. Provocation et raidissement, à satiété.

L'universitaire entoure néanmoins la substance de son discours d'un vêtement d'abstraction suffisamment impressionnant pour dérober le discours décolonial à la critique, du moins si l'on n'y prend garde. Dans les écrits de Norman Ajari, élève sur ce point du philosophe portoricain Nelson Maldonado-Torres (professeur à l'université Rutgers, spécialiste du monde caribéen et latino), ce ne sont plus seulement les individus, les armées, les gouvernements, les organisations économiques qui servent le colonialisme ; c'est l'être lui-même. Le colonialisme devient une manière de concevoir, d'imaginer et de se rapporter à d'autres humains, puis à la totalité de ce qui est. De sorte que même après les mouvements d'indépendance, des conceptions coloniales du monde continuent d'exister. C'est ce que Maldonado-Torres nomme la « colonialité³⁴ ». La définition du racisme par Ajari en découle : une structure, un être en soi, qui implique la mise en danger permanente du rapport éthique, chaque fois que l'on évalue l'autre³⁵. Voyez la controverse de Valladolid et la question « les Amérindiens sont-ils bien des hommes ? ». Être et race. Voilà qui rappellera aux amateurs de philosophie le titre de l'ouvrage majeur de Martin Heidegger, *Etre et Temps*, paru en 1927. Le dossier des affinités électives entre l'œuvre du philosophe et l'esprit nazi est désormais documenté, aussi abondamment qu'il agite le landernau académique en France, terre avide de ses écrits truffés d'étymologies mi-poétiques ni prophétiques. Heidegger est sans doute important pour l'histoire de la philosophie au XXe siècle. Sans lui, pas de Hannah Arendt, de Günther Anders, de Herbert Marcuse, d'Emmanuel Levinas, de Paul Ricoeur. Il est en revanche majeur pour les carrières qui se sont bâties à sa suite, dans le milieu radical-chic : voyez Foucault, Derrida, puis Agamben, Badiou, le Comité invisible, Yvan Segré et tant d'autres à lire le lundi matin. Et donc la théorie décoloniale.

33 « Impasses du réductionnisme de classe. Sur un texte de Beaud et Noiriel », Mediapart, 4 janvier 2021.

34 Nelson Maldonado-Torres, « On the Coloniality of Being », *Cultural Studies*, 2-3, 2007, p. 240-270.

35 « Etre et race : réflexions polémiques sur la colonialité de l'être », *Revue d'études décoloniales*, n°1, 2 septembre 2016 ; *La Dignité ou la Mort. Ethique et politique de la race*, Paris, La Découverte, 2019.

Que dit Heidegger qui agrée tant aux décoloniaux ? Il interprète l'Occident, à partir de son histoire philosophique, comme un phénomène cohérent, un bloc caractérisé depuis la Grèce ancienne jusqu'au XXe siècle par une constante : l'oubli de l'Être, l'occultation de la question fondamentale qu'auraient dû se poser les humains, à savoir « qu'est-ce que l'être ? ». Ils y ont substitué une question métaphysique : quel est le sens de ce que nous avons devant nous, de ce qui nous fait face ? De sorte que la métaphysique occidentale, en laquelle a consisté toute la philosophie, est l'histoire d'un oubli. Effaçant l'Être de son horizon, la pensée philosophique s'est concentrée sur ce qu'elle pouvait connaître, c'est-à-dire enserrer dans une représentation. Ce que le philosophe appelle l'« étant » : ce qui se présente à nous, ce qui se tient devant nous, en notre présence. L'Être, lui, a reculé et nous a abandonnés. Les résonances « hyperthéologiques³⁶ » de ce genre de thèses sont évidentes. L'Occident a refermé son horizon sur la seule métaphysique, perdant ainsi toute chance d'éclairer la question fondamentale. Mieux, il a précipité sa propre destruction par l'oubli de l'Être. En effet, la métaphysique, ou « philosophie première », intronise l'homme comme un sujet pensant possédant des représentations. C'est-à-dire capable de se rendre présent mentalement ce qui lui fait face : un objet. Attitude qui permet la connaissance de l'objet, sa maîtrise puis sa transformation. Science et technique, maîtres mots des Temps modernes. Dans l'histoire philosophique selon Heidegger, c'est à Descartes, dans ses *Méditations métaphysiques* (1641), dites *méditations de philosophie première*, qu'il revient de manifester le plus nettement l'oubli de l'Être. La découverte du « je pense » son identité et sa simultanéité avec l'être, est pour Heidegger le pivot qui fait entrer l'Occident dans l'ère de la technique, autrement dit la manipulation sans limites du réel tenu pour un objet dont il faudrait se rendre comme « maître et possesseur » (selon la formule, devenu un commode cliché, tirée du *Discours de la méthode*, en 1637). Dans le texte : « l'étant est déterminé pour la première fois comme objectivité de la représentation, et la vérité comme certitude de la représentation dans la métaphysique de Descartes³⁷ ». Il faudrait, incidemment, expliquer comment ce qui advient avec Descartes était en réalité déjà là dès Platon, l'histoire de l'Occident comme histoire métaphysique se résumant à accomplir, selon des formes de plus en plus complètes, l'oubli de l'Être. La réalité de l'histoire se vaporise dans l'éther conceptuel. Mais passons.

Qu'en retiennent les théoriciens décoloniaux ? L'idée de l'Occident comme monolithe, une essence dont la logique surplombe l'histoire concrète. La métaphysique est remplacée par la colonialité. Les Grecs par la conquête des Amériques. Nous avons toujours été racistes, car structurés, *en tant que* membre des sociétés modernes, par la colonialité. Une nouvelle couche théorique renforce ce présupposé : l'assimilation, par le philosophe, historien et théologien mexicain (d'origine argentine,) Enrique Dussel (né en 1934), du *cogito* cartésien à l'esprit de conquête de Pizarro ou Cortés. Cet élève de Levinas substitue *ego conquiro* à *ego cogito*. Le sujet pensant, la conscience rationnelle qui exclut la folie, le rêve et la tromperie des sens pour se savoir exister, c'est le conquistador moderne qui s'affirme en exterminant les « sauvages³⁸ ». Ou l'Europe qui s'impose par l'occultation du non-européen. Le racisme en découle, autrement dit la promotion de sa propre race et la mort des autres. Une fois décanté, cet amalgame d'interprétations de l'histoire moderne (Heidegger, Dussel, Maldonado-Torres) donne ceci, en idiome bouteldjien : « Le « je » cartésien s'affirme. Il veut défier la mort. C'est lui qui désormais occupera le centre. Je pense donc je suis celui qui décide, je pense donc je suis celui qui domine, je pense donc je suis celui qui soumet, qui pille, qui vole, qui viole, qui génocide. Je pense donc je suis l'homme moderne, viril, capitaliste et impérialiste. Le « je » cartésien va jeter les fondements philosophiques de la blancheur. Il va séculariser les attributs de Dieu et les transférer vers le dieu Occident qui au fond n'est rien d'autre qu'une parabole de l'homme

36 J'emprunte cette expression à Castoriadis, dans son commentaire critique de Heidegger, in *Sujet et vérité dans le monde social-historique. Séminaires 1986-1987. La création humaine I*, 2002, p. 261-278.

37 Martin Heidegger, « L'époque des conceptions du monde » in *Chemins qui ne mènent nulle part*, Gallimard, « Tel », 1962, p.114.

38 Enrique Dussel, « Meditaciones anti-cartesianas : sobre el origen del anti-discurso filosofico de la modernidad », *Tabula Rasa*, juillet-décembre 2008, p.153-197. Et « De la philosophie de la libération », *Cahiers des Amériques Latines*, 62, 2009, p. 37-46.

blanc. C'est ainsi que vous êtes nés. Je n'ai jamais pu dire « nous » en vous incluant. Vous ne le méritez pas³⁹». Nul ne peut être cartésien innocemment. Pauvre Descartes, épouvantail chargé de tous les maux de la modernité : le colonialisme, le règne planétaire de la technique, l'exploitation animale, le libéralisme, on en passe. Là où une compréhension plus fine de la genèse des Temps modernes décèlerait plutôt le basculement chez Galilée, qui met sans dessus dessous le réel, en substituant des idéalités mathématiques à la réalité sensible. Ce que le maître de Heidegger, Edmund Husserl, avait vu dans *La crise des sciences européennes* en 1935, et après lui Alfred Sohn-Rethel (dans *La Monnaie*, en 1976) puis Michel Henry (dans *La Barbarie*, en 1987).

Concluons en revenant aux thèses de Norman Ajari. De la même manière que l'Être est séparé des « étants », le racisme est séparé des pratiques individuelles des gens. Il est une ombre diffuse, un arrière-plan sur fond duquel tout ce qui a lieu se manifeste. Y compris une pandémie. Ajari partage sur ce point les remarques de la juriste Cheryl L. Harris, une des théoriciennes des *whiteness studies*, pour qui la pandémie de coronavirus serait pleinement raciale⁴⁰. En effet, dit-elle, elle a touché le plus durement les populations noires non pas en fonction de facteurs naturels (tels que les « comorbidités ») ou en raison d'une mauvaise politique, mais parce que les vulnérabilités étaient d'ores et déjà intégrées dans le « capitalisme racial ». Qu'on n'aille pas expliquer, dans le but d'objecter, que les Blancs ouvriers et pauvres ont eux aussi souffert. C'est vrai, mais n'atténue pas le pouvoir de la « blanchité » d'accéder plus rapidement à des soins en raison de la structuration raciale de l'espace. On comprend mieux qu'Ajari l'Américain se gausse de la résistance franchouillarde de sociologues comme Gérard Noiriel et Stéphane Beaud, soucieux de redonner sa légitimité au point de vue de classe⁴¹. À l'inverse, si l'histoire de l'oubli de l'Être est celle du racisme, alors celui-ci se déploie par moments successifs (la découverte des Amériques, la traite des Noirs et le commerce triangulaire, le partage colonial de l'Afrique, le génocide nazi) en demeurant toujours identique : une structure d'extermination des peuples tenus pour abjects. C'est pourquoi, du point de vue d'un Ajari, il ne peut y avoir de point de vue critique sur ceux qui se proclament antiracistes. En dévoilant la permanence de l'être colonial, ils déconstruisent les oppositions habituelles au racisme, telles que la lutte contre les discriminations, comme des moments de l'oppression raciale. On croit, nous dit Ajari, conjurer le racisme en prônant l'unité des races, sans voir que l'homogénéité elle-même est destructrice, puisqu'elle néglige l'altérité des autres. D'où l'appel de l'universitaire à s'emparer d'une identité « polémique » (de *polemos*, la guerre, le combat, en cette langue grecque à laquelle on peut consentir d'emprunter pour les besoins de la cause), à rompre avec l'unité et la paix. Se dire noir « par essence » et assumer le passé noir, de Toussaint Louverture aux Black Panthers, en passant par Malcolm X. Contre une structure, il n'est d'autre issue que la destruction.

Un mot encore, cher lecteur, et vous pourrez souffler, pour ces questions. L'un des chapitres du *Désert de la critique* s'intitule « Résistances : les délices de la dés-identification ». Avec l'intelligentsia décoloniale, on est en apparence loin de Foucault, Derrida, Butler et autres. Les déconstructeurs prônent la fluidité des identités. Les déboulonneurs, eux, appellent à se cramponner à une identité. Les seconds aurait-il dépassé les premiers ? La déconstruction serait-elle devenue ringarde ? Voilà un débat interne qui alimentera les revues académiques, quant à savoir comment repenser les oppressions. Querelles microcholines. En effet, qu'il s'agisse du fruit tardif (la déconstruction des textes chez Derrida) ou de la souche (la destruction de l'histoire de l'ontologie), le chemin mène toujours vers Heidegger.

WOKE BUSINESS : UNE ETUDE DE CAS

Quittons les nuées métaphysiques et rejoignons la basse réalité. Si l'on se renseigne sur la philosophie critique du colonialisme, il se peut qu'on lise les travaux de M. Jean-Christophe

39 Houria Bouteldja, *Les Blancs, les Juifs et nous. Vers une politique de l'amour révolutionnaire*, La Fabrique, 2016, p.30.

40 Cheryl L. Harris, « Reflections on Whiteness as Property », *Harvard Law Review Forum*, n°134, 13 août 2020.

41 Gérard Noiriel et Stéphane Beaud, *Race et sciences sociales. Essai sur les usages publics d'une catégorie*, Agone, 2021.

Goddard, professeur des universités à la faculté de Toulouse, spécialiste de philosophie africaine et amérindienne. On trouve par exemple un long article intitulé « Le philosophe et ses indigènes. Capitalisme, colonialisme et philosophie⁴² ». Sous la forme d'un commentaire d'une citation de Deleuze, soulignant dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991) que la philosophie a pour vocation moins la vérité et le savoir que l'intéressant, l'important et le remarquable, le texte de Goddard montre, pour l'essentiel, que la philosophie occidentale a surtout cherché, dans toute son histoire, à *faire l'intéressante*. Et cela, en écrasant de ses prétendues lumières conceptuelles et esthétiques le « Sud-monde », tenu pour son Autre crasseux. Les déconstructeurs, ici Deleuze, ne semblent plus tellement en odeur de sainteté. Car, dit Jean-Christophe Goddard, le philosophe occidental, vaguement conscient, tel Deleuze, de « la bassesse et la vulgarité du mode de vie démocratique pacifique et lénifiant où il s'est englué (ne conduit-il pas amoureuxment sa fille à l'école de la République tous les matins ? Ne regarde-t-il pas la télévision le soir avec sa femme ? » se sent surtout honteux que les subalternes qu'il a réduits au silence ne connaissent pas cette honte. Alors il va s'efforcer d'intégrer les perspectives étrangères, d'écouter parler les sans-voix, d'intensifier la vie européenne en lui injectant des apports indigènes (voyez dans *Le désert de la critique* les passages où j'analyse les positions de Deleuze à propos de l'indignité de parler pour les autres). Certes, mais la colonialité de son entreprise demeure : l'indigène célébré par le philosophe blanc, souligne Goddard, c'est toujours celui dont le dialecte ou les pratiques sont accueillis pour subvertir la langue ou les normes dominantes par appropriation et mélange. Ce qui n'est que poursuite de l'oppression, selon notre philosophe décolonial, comme dans le cas du *bluesman* afro-américain, simultanément attiré vers l'intégration et repoussé.

Demandez à Keith Richards et aux Rolling Stones, accusés d'« appropriation culturelle » en décembre 2016, à l'occasion de la sortie de leur vingt-troisième album, *Blue and Lonesome*, retour aux vieux standards du blues. Le guitariste semblait pourtant, jusqu'ici, faire du blues-rock innocemment : « Enfant, je ne savais pas de quelle couleur étaient ces gens. Je ne pense pas que le blues ait une couleur particulière. Évidemment cela relève de l'histoire. Mais il y a eu des esclaves blancs, également. Depuis très longtemps, il existe des tas de chansons de travailleurs. Voyez l'Égypte. Ou plutôt la musique juive, en réalité. Vous savez, les gens en font depuis les débuts de l'histoire. » Et plus loin : « Muddy [Waters] faisait en sorte que vous vous sentiez intégré. Il vous mettait à l'aise. Même chose pour Howlin' Wolf. Aucun ne disait « eh bien les gars, j'ignorais que des Blancs puissent jouer comme ça ». Nous nous sommes liés, et il ne prêtaient pas particulièrement attention à votre couleur de peau ou ce genre de choses. Bien entendu, Muddy et les autres reconnaissent que d'une certaine manière les Stones avaient restitué cette musique à l'Amérique, en la rendant de nouveau populaire. Pas tant populaire d'ailleurs, que digne d'intérêt à nouveau. Pour cette raison, je suis fier pour l'éternité, et c'est probablement la seule chose qui me permettra d'aller au paradis⁴³. » Les cultures humaines vivraient-elles d'enrichissement mutuel, d'appropriation et de sélection incessante ? Serait-ce là le ferment de toute création ?

Identification avec le colonisateur, répondra l'universitaire décolonial. Et pas davantage qu'il n'y a de musique « blanche » sans appropriation culturelle des opprimés, il n'y a de philosophie sans colonialisme, c'est-à-dire « sans la mise sous tutelle du monde indigène auquel, sans qu'il n'ait jamais rien transmis de lui-même, le Blanc doit tout, sa culture et sa dignité ». À ce point, on devine qu'il ne reste au Blanc honteux de sa « blanchité » (autrement dit, répétons-le, de la tranquillité avec laquelle il peut mener sa vie en raison de sa race « sociale » de sa position supérieure dans une hiérarchie d'oppressions) qu'à s'intégrer aux peuples que l'on a forcés à entrer en contact avec l'Occident. Citant Bouteldja, Jean-Christophe Goddard évoque une « contre-intégration », seule solution pour préserver un « devenir décolonial commun ». Chose qui, appliquée à la philosophie,

42 Jean-Christophe Goddard, « Le philosophe et ses indigènes. Capitalisme, colonialisme et philosophie », disponible sur le site www.academia.edu.

43 Brian Hiatt, « The Rolling Stones' New Blues : Inside Their Roots Revival, Bright Future », *Rolling Stones*, 16 novembre 2016.

revient à réclamer explicitement sa mort, en tant que discours colonial de la classe moyenne urbaine blanche.

Vous commencez à connaître la musique. Jean-Christophe Goddard a fini par être mis sur la sellette par le magazine *Causeur* en raison de son soutien aux Indigènes de la République⁴⁴, lui qui avait invité Bouteldja en 2018 à l'université de Toulouse lors d'une « école doctorale d'été » consacrée aux philosophies européennes et à la décolonisation de la pensée, organisée autour d'Enrique Dussel. Ce à quoi il a répondu dans un billet sur Mediapart. Le magazine droitier accuse les universitaires toulousains d'outrepasser les exigences de neutralité académique, en transformant l'événement en camp d'été du parti décolonial, avec toutes ses dérivées. Argument semblable à celui de Frédérique Vidal et Jean-Michel Blanquer lorsqu'ils fustigent la montée de l'« islamo-gauchisme » dans l'université française. De l'autre côté, J.-C. Goddard et ses cosignataires Norman Ajari et Hourya Bentouhami, défendent une université qui ne saurait « se cantonner à quelques concepts forgés dans une petite poignée de pays occidentaux, ni aux manières de connaître limités [sic] dans l'espace et dans le temps auxquels un certain journalisme d'opinion entend l'assigner ». Et les subversifs de renchérir : « Le rôle de l'université tel que nous le concevons n'est pas de rassurer les Blancs chauvins inquiets de la disparition du seul monde dont ils sont familiers : celui, étrié, d'une France bègue et répétitive comme un soliloque d'ivrogne⁴⁵. »

Un critique des figures institutionnelles de la déconstruction a pu dire à leur endroit qu'elles « voulaient en même temps le prestige de la révolte et la tranquillité de l'ordre⁴⁶ ». Peut-on en dire autant de ces intellectuels décoloniaux ? *Qui* parle, et *d'où* ? Pratiquée avec le sens de la mesure, cette généalogie du discours n'est pas blâmable. Elle oriente l'enquête, non pas au sens policier, mais au sens de l'histoire retracée (après tout, Hérodote, le père de l'histoire, est l'auteur de *L'Enquête*). L'une de ses vertus est de restituer le point de vue de classe. Cette préoccupation affleurerait dans *Le Désert de la critique* (raison pour laquelle certains y ont vu, à tort, une complainte nostalgique sur les luttes d'antan). Une telle enquête sera loin d'être inutile ici, au sujet de M. Goddard. Né en 1959, selon les informations de sa notice Wikipédia, l'auteur est professeur des universités à Toulouse2. La consultation de son CV, qui s'apparente à un petit livre dans les publications, organisations de séminaires, de rencontres internationales, partenariats pour des projets Erasmus y abondent, ne laisse guère de doute sur sa stature. Responsable du master de philosophie, président de l'International Fichte -Gesellschaft, coordinateur du consortium Erasmus mundus, président de l'association Europhilosophie, directeur de collection chez Vrin, l'éditeur de philosophie sis place de la Sorbonne, membre du conseil scientifique de plus d'une dizaine d'associations et centres de philosophie internationaux, ancien membre du jury de l'agrégation, etc., etc. Nous sommes en présence de ce que l'on appelle un « mandarin » de l'université française. Lui aussi a les moyens. Ses références de prédilection et son parcours de recherche sont instructifs : formé à l'école de l'idéalisme allemand (Kant, Fichte, Hegel, Schelling), spécialiste de Fichte auquel il consacre plusieurs traités universitaires, il entre dans l'Alma Mater sous l'aile de Bernard Bourgeois, figure des études hégéliennes en France. Si cela ne vous dit rien, pensez à un commis de cuisine qui ferait ses classes chez Paul Bocuse. Ce parcours exemplaire subit une première inflexion dans les années 2000, lorsque le philosophe commence en parallèle à s'intéresser à Deleuze et Guattari, pour finir par le décolonial à partir des années 2010. Des déconstructeurs aux déboulonneurs, donc, pour un spécialiste de la philosophie « blanche » de la pire espèce, celle de la raison triomphante des Lumières.

Le profane ne verra dans ce parcours qu'intérêt intellectuel et goût cosmopolite pour les idées. Pas si vite. Consultons pour nous en convaincre les rapports du Haut Conseil à l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (HCERES), effectués en 2015 et 2020 à l'université Toulouse2 pour évaluer le laboratoire ERRAPHIS (Equipe de recherche sur les rationalités

44 Anne-Sophie Nogaret, « Toulouse 2. La fac colonisée par les indigènes », *Causeur*, 2 janvier 2018.

45 « *Causeur* et nous. Sur l'université et l'antiracisme. », Mediapart, blog de Jean-Christophe Goddard, 5 février 2018.

46 Miguel Amorós, « Généalogie de la pensée molle », disponible sur le site A contretemps, 2 avril 2018.

philosophiques et les savoirs). En 2014-2015, Jean-Christophe Goddard est directeur du laboratoire. Le rapport est dithyrambique, qui évoque un « état d'esprit de complicité et d'énergie relationnelle [qui] se traduit sur le plan de l'entretissage des thématiques de recherche, axées autour de l'interaction entre philosophie française et philosophie allemande, au nombre de trois, et qui déclinent les questions de la subjectivité, de l'altérité et du vivant au prisme de leur mise à l'épreuve pratique, dans des contextes sociaux, politiques, anthropologiques et cliniques". Vous n'avez pas tout saisi ? Au moins sent-on que tout va bien. La qualité de relations entre les membres de l'équipe est qualifiée de « sans précédent ». Cinq ans plus tard, selon le rapport publié le 14 février 2020, les choses ont changé. L'unité est codirigée par Mme Bentouhami (cosignataire du billet en réponse à *Causeur*) et M. Montebello, spécialiste de Nietzsche. Le rapport signale le divorce entre deux thèmes d'études : le premier intitulé « Métaphysique et savoirs critiques », voudrait constituer un Groupe de philosophie et de sciences du vivant (s'intéressant par exemple à la philosophie de la biologie), alors que le second intitulé « Emancipations et Créations critiques » (animé, entre autres, par Goddard, Ajari et Bentouhami), cherche à s'en séparer. Le rapport parle d'une « crise de gouvernance » et dresse le constat suivant : « Alors que la situation en 2014, année de la précédente évaluation de l'HCERES, était caractérisée par un esprit de convivialité, de solidarité et de complicité [...] on peut constater cinq ans plus tard que cette conception novatrice de la recherche et de la philosophie, en prise sur les enjeux pratiques et interdisciplinaires, a été largement mise à mal depuis quelques années. » Que s'est-il passé pendant cette période, étrangement concomitante du temps écoulé entre la rédaction du *Désert de la critique* et la présente préface- intervalle durant lequel la « politique des identités » est montée en puissance en France ? Le rapport répond : « Cette petite équipe innovante et assez unique dans son genre dans son ambition de renouvellement fondamental des pratiques de recherche a été fortement endommagée et entravée dans sa dynamique par une crise interne d'une violence sans précédent, révélatrice d'enjeux conflictuels profonds entre les deux thèmes, concernant tout autant la conception de la philosophie, la façon de s'engager dans la Cité que la manière de faire de la recherche et de concevoir le fonctionnement et la vie de l'équipe.» Les « classiques », tenants du premier thème d'étude, souhaitent maintenir une seule équipe en philosophie, dont les relations seraient encadrées par un règlement intérieur. Affront réactionnaire, semble-t-il, pour l'aîle décoloniale et progressiste, qui demande une séparation en bonne et due forme, pour constituer une nouvelle équipe transdisciplinaire. En définitive, dit le rapport, « force est de constater que les points communs sur le plan scientifique sont aujourd'hui inexistantes, en dépit même de thématiques (littéraires, cliniques, sociales) qui pourraient laisser imaginer dans le principe des proximités, et ce, parce que la conception de la philosophie, la politique de la recherche et de son organisation interne dans l'équipe sont diamétralement opposées ».

Il n'est pas nécessaire d'être à l'intérieur de l'université Toulouse2 pour se faire une idée de ce qui doit s'y jouer. Les prises de position de ses intellectuels décoloniaux et les rapports évaluant le laboratoire de recherche esquissent un tableau vraisemblable. Voilà le *polemos* de Norman Ajari concrètement appliqué. Supposez que, philosophe préoccupé par Bergson, Leibniz, Nietzsche ou Canguilhem, vous soyez constamment renvoyé au fait que votre conception de la philosophie est « blanche », périmée et rétrograde, il ne vous resterait qu'à battre en retraite. La séquence temporelle entre les deux rapports suggère que l'essor des thèmes décoloniaux et *intersectionnels* a rendu impossible de s'entendre sur un champ de recherche commun. C'est que suivre la tendance académique internationale permet de bénéficier de crédits de recherche, d'attirer des doctorants, d'organiser des colloques internationaux, bref de valoriser à la fois son université et son CV. Telle est la loi de la compétitivité. Spécialiste de Fichte pour intégrer le gotha académique, deleuzien à l'orée du XXI^e siècle, décolonial alors que le mouvement Black Lives Matter émerge, on pourrait dire de João Ywarete Pyaguachu (comme Jean-Christophe Goddard se fait appeler en langage tupi⁴⁷) ce que Didier Eribon disait de Michel Foucault : « Il était de ceux qui se fixant comme ligne

47 João Ywarete Pyaguachu, *Brésilien noir et crasseux*, N-1 éditions, 2007

de conduite d'être fidèles à eux-mêmes, savaient bien que cela implique de changer quand la situation change. » La girouette reste stable. Seul le sens du vent change. *Qui parle, et d'où ?* L'homme qui a les moyens et les utilise pour accumuler d'autres moyens, qu'il s'agisse d'argent, de pouvoir politique, de productivité économique ou, en l'espèce, de rayonnement universitaire, définit un type humain particulier : celui pour qui, comme le dit Simone Weil, la recherche du pouvoir tient lieu de toutes les fins⁴⁸. Les savoirs émancipateurs émancipent de tout, sauf de la soif de parvenir.

PEAUX HUMAINES , MASQUES SOCIOLOGIQUES

Ces contingences prosaïques sont en général peu « problématisées », pour reprendre un terme foucauldien. L'université française ne se résume pas à cela, bien entendu. Mais, trop souvent, c'est aussi cela. On aurait bien voulu éluder ces scories matérielles, parler de controverses entre beaux esprits, mais il faut bien évoquer la réalité qui se cache sous les pétitions et contre-pétitions. Que les choses en soient arrivées au point où non seulement une communauté de vues mais encore de simples rapports humains ordinaires deviennent intenable, cela doit retenir l'attention. Car le problème ne concerne pas uniquement l'université française et ses quelque trois millions d'étudiants (dont les sciences humaines ne constituent certes pas la majorité, sans parler de la philosophie), il concerne tout le monde, en suivant les habituelles décantations des visions du monde proposées par quelques intellectuels : « polémiques » dans les grands médias, alignement du milieu syndical sur l'agenda du moment (dans des versions plus ou moins radicalisées), reprise dans le monde militant. Dans ce dernier cas, il se pourrait bien que « la corporation des étudiants et des enseignants chercheurs en sciences sociales » ait réalisé « une OPA sur le « milieu radical⁴⁹ » ».

Voilà qui change quelque peu la donne, en effet. L'exemple toulousain le montre, les disciplines classiques des Humanités perdent la course, si elles ne sont pas relevées par un apport extérieur de sciences sociales, dont les *studies* à l'américaine forment le modèle. Il y en a pléthore, en un pullulement vertigineux : *Black studies*, *Whiteness studies*, *Transgender studies*, *Disability studies*, *Animal studies*, *Fat studies*⁵⁰, et ainsi de suite, dès qu'un « sociologue » ou « psychologue social » aura décidé de compartimenter la réalité et les individus en de nouveaux terrains d'études des rapports de « domination ». Dressez vous-même votre inventaire. Pour ma part, il me semble que la constitution des *Bald studies* (autrement dit, les études sur les personnes chauves, futurs fleurons, à coup sûr, de la lutte contre l'alopéciophobie) pourrait devenir un sujet « controversé » dans les années à venir⁵¹. En effet, ne se forment-elles pas à l'*intersection* des études sur la « vulnérabilité » (puisque le chauve ne correspond pas au stéréotype du physique attractif et s'en trouve inconsciemment discriminé) et des formes de défense « masculinistes » (lorsque des enquêtes de terrain auront montré que les stéréotypes projetés sur les chauves ne s'appliquent pas forcément, voir se renversent en sex-appeal) ? Une fois institutionnalisé, le domaine des *Bald studies* permettra sans doute à des sociologues de la *pop culture* d'évaluer les mérites respectifs des séries policières *Kojak* et *Inspecteur Derrick*, avant qu'un philosophe américanisé ne tente d'interpréter la critique des Lumières par Adorno et Horkheimer à l'aune de leur commune calvitie. Mais trêve de plaisanterie : dans le monde des offenses insidieuses à nos identités ressenties, il faut rire avec correction. Quant aux rapports de classe, à l'exploitation économique, au chômage de masse provoqué par l'intelligence artificielle et l'Internet des objets, ils prendront leur part à côté de ces autres atteintes à l'identité. Il n'y aura plus d'exploitation de classe, mais un simple mépris de classe. Une affaire de représentations : le *classicisme*. *Idem* pour l'écologie, qui deviendra une étude des représentations de la Terre dominée. Toujours le même projet pour ce nouveau « département des Archives », comme dans 1984 : réduire en fumée la réalité matérielle.

48 Simone Weil, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, Gallimard 1955.

49 Tomjo, *Du coup*, op.cit.

50 C'est sérieux et savant. Voyez plutôt : Audrey Rousseau, « L'institutionnalisation des *fat studies* : l'impensé des « corps gros » comme modes de subjectivation politique et scientifique », *Recherches féministes*, vol. 29, n°1, 2016.

51 C'est en bonne voie. Voyez Dirk Kranz, Lena Nadarevic and Edgar Erdfelder, « Bald and bad ? Experimental Evidence for a Dual-Process Account of Baldness Stereotyping », *Experimental Psychology*, 2019; 66(5): 340-354.

Un nouveau pas en la matière a été franchi avec l'importation dans nos contrées d'un « concept » sociologique américain, la « fragilité blanche ». Sa promotrice, Robin DiAngelo, est, faut-il le préciser, « sociologue », « docteur en éducation multiculturelle », animatrice d'ateliers sur la diversité et consultante en justice raciale et sociale. Son livre *White fragility*, paru en 2018, s'était déjà très bien vendu. Suite à la mort du noir Américain George Floyd, tué par la police en mai 2020, il est devenu un *best-seller*, numéro un des ventes sur Amazon, à hauteur d'un million six cent mille copies écoulées. Traduit récemment en français chez une maison généraliste, l'ouvrage est désormais au programme des lectures préparatoires de Sciences-Po⁵². Avant de se pencher sur le discours de DiAngelo, il vaut la peine de relever quelques faits qui, une fois articulés, révèlent une tendance du monde qui vient. Plébiscitée par le *New York Times*, Robin DiAngelo est allée délivrer son analyse du racisme « systémique » devant les membres démocrates du Congrès américain, dans des facultés, au sein d'agences gouvernementales, mais aussi chez Microsoft, Google ou la firme Gore-tex. Après l'écllosion du mouvement Black Lives Matter, ce sont des entreprises aussi assoiffées de justice qu'Amazon, Nike, Goldman Sachs, puis Facebook, CVS (géant pharmaceutique), American Express et Netflix qui l'ont démarchée pour s'attacher ses services, à son grand bonheur. On voit ici les trois pôles entremêlés qui dessinent le nouveau visage de la colonisation américaine : les entreprises phares du capitalisme technologique, le militantisme *woke*, l'industrie du divertissement. DiAngelo n'hésite pourtant pas à dire que le capitalisme est intrinsèquement lié au racisme. Sur le papier du moins (ou les présentations PowerPoint). Car quand ce même système fait de vous une célébrité, il vaut mieux admettre, comme la sociologue : « J'évite de faire la critique du capitalisme. Je ne suis pas obligée de donner aux gens des raisons de me congédier⁵³. »

Entrons dans le détail du propos, dont la rigueur n'est pas plus grande. Qu'est-ce que la fragilité blanche ? DiAngelo ânonne son Bourdieu. Il s'agit d'un *habitus*, autrement dit une disposition incorporée, devenue inconsciente, qui détermine des pratiques et une représentation du monde. En jargon sociologique : « On pourrait conceptualiser la fragilité blanche comme le produit d'un *habitus*, une réponse ou une « condition » produite et reproduite par les avantages sociaux et matériels permanents garantis par la position structurelle blanche.⁵⁴ » Tel le chien de Pavlov dont les glandes salivaires s'activent dès qu'il entend la sonnette synonyme de nourriture, le Blanc (peu importe qu'il soit homme, femme ou intersexe, la sociologue généralise) se trouve en état de « stress racial » lorsqu'il est confronté à certains « déclencheurs ». Par exemple quand un individu de couleur lui parle de sa façon spécifique de voir le monde ; quand on lui fait remarquer que son point de vue sur le monde dépend de sa « blanchité » ; quand on lui montre que ses conduites prétendument bien intentionnées ont eu un impact raciste (demander à un élève, pendant le ramadan, s'il a soif, constitue ainsi une « micro-agression » raciale, de même que louer la beauté des tresses des femmes africaines) ; ou encore lorsqu'il est confronté à un individu de couleur en position de supériorité hiérarchique (liste non exhaustive). Soudain, dit la sociologue les codes raciaux, l'objectivité, la libéralité ou l'autorité blanche sont remises en question. Pris de panique, le Blanc se récrie, s'explique, revient sur ses intentions, argumente, se met en colère, demeure silencieux ou quitte la salle s'il est invectivé. Le voici piégé. Car tout cela constitue la gamme des réactions typiques de la fragilité blanche.

L'intériorité et la capacité de décider par soi-même n'existe pas plus pour DiAngelo que pour le psychologues comportementalistes Pavlov : on apprend ainsi qu'argumenter relève du réflexe conditionné par les situations inconfortables auxquelles le Blanc est confronté. C'est une tentative

52 Robin DiAngelo, *White Fragility : Why It's so Hard For White People to Talk about Racism* [« Fragilité Blanche : pourquoi il est si difficile pour les Blancs de parler de racisme »], Beacon Press, 2018. Edition française : Robin DiAngelo, *Fragilité blanche : ce racisme que les blancs ne voient pas*, Paris, Les Arènes, 2020. Cf. www.sciencespo.fr/news/news/the-2020-summer-reading-list-is-here.

53 Daniel Bergner, « White fragility Is Everywhere. But Does Antiracism Training Work ? », *New York Times Magazine*, 25 juillet 2020.

54 Robin DiAngelo, « White Fragility », *International Journal of Critical Pedagogy*, Vol. 3 (3) (2011), p. 54-70, p.58.

désespérée d'échapper au constat de la domination structurelle que l'on fait subir aux « personnes de couleur ». Mieux, l'insistance pédagogique sur la communication écrite et le critère académique de maîtrise de la logique sont tenus pour des manifestations du « privilège blanc⁵⁵ ». À l'aune de ces critères de réussite scolaire, trop de Noirs sont recalés : indice certain de la nature raciste de l'exigence de rigueur intellectuelle. De tels critères doivent être combattus, avance DiAngelo, en valorisant la « compassion et la résilience⁵⁶ ». Rideau. Tuez la raison, lâchez vos émotions. Si le parti dit qu'il y a cinq doigts quand O'Brien en présente quatre à Winston, il y a cinq doigts. Si vous persistez à vous déclarer antiraciste alors que la sociologie de la fragilité blanche énonce formellement le contraire, préparez-vous à une nouvelle décharge électrique. Une fois qu'une telle chape psycho-sociologique s'est abattu sur la réalité, il ne reste qu'à tenter de préserver quelques centimètres cubes à l'intérieur de notre crâne. Au cas où d'autres humains l'auraient fait de leur côté.

Il va sans dire, cher lecteur, que *Le Désert de la critique* et la présente préface sont, de ce point de vue, l'exemple même de la fragilité blanche. Un insupportable déploiement d'arguments qui dénote un état de panique. Qui plus est rédigé dans une langue classique et non « inclusive ». Autre raidissement impardonnable. Comme vous le verrez dans le second chapitre du livre, la question du langage et de la langue me préoccupe, en ce qu'elle a parti liée avec la vérité et la communauté humaine. Le langage est quelque chose de vivant, que les sujets parlants font ensemble, une expérience par laquelle ils éprouvent leur sens commun, celui de partager une même réalité. Créer de toutes pièces une « novlangue », c'est-à-dire un code permettant de réduire les doubles sens, les variations entre synonymes ou les approximations, c'est substituer une signalétique à une relation symbolique vécue⁵⁷. Telle est l'écriture dite inclusive, qui s'est répandue comme traînée de poudre en quelques années, dans de très nombreux secteurs en dehors des avant-gardes militantes, toujours en pointe quant à elles pour perfectionner le signal.

En s'exprimant ainsi (uniquement à l'écrit, *du moins pour le moment*), on excite de sa conformité au code pour s'exposer comme un individu de son temps, progressiste. De gauche, enfin. Il y a plus. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans les controverses entre linguistes, mais soulignons néanmoins que l'écriture dite inclusive soulève le problème du reflet, dans la langue, d'une structure sexiste de la société. Les élèves de CE1/CE2 apprennent la fameuse règle grammaticale en vertu de laquelle « le masculin l'emporte sur le féminin », ainsi que la valeur générique du vocable homme. « C'est injuste ! », s'écrient les petites filles. Incitons les, comme leurs aînées, à se dire avec un clin d'œil goguenard que les garçons n'auraient pas intérêt à reproduire pareille hiérarchie en dehors du langage. Les progressistes, eux, en concluent directement que cette règle ainsi que l'identification entre le mâle et l'espèce sont le résultat d'une société sexiste et l'instrument de sa perpétuation. Établir des preuves de la validité ou de l'invalidité de cette thèse n'est sans doute pas impossible, mais éreintant, puisqu'il faudrait comparer systématiquement la grammaire des langues et la structure des sociétés, dans l'espace et dans le temps. On butera sans cesse sur des exceptions au modèle sexiste : en allemand le pronom *er* (il) se féminise au pluriel et devient *sie* ; ici, nous disons « la » mer, de l'autre côté des Alpes « *il mar* », pourtant, la Provence et l'Italie ne font-elles pas partie toutes deux, comme Bourdieu nous l'a appris dans *La Domination masculine*, du bassin culturel machiste ? ; chez Corneille, dans sa tragédie *Polyeucte*, on lit au vers 849 : « Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense », où le dramaturge substitue à la règle du masculin qui l'emporte au pluriel une règle de proximité ou de voisinage entre l'adjectif et le plus proche des noms qu'il qualifie. *Polyeucte*, une pièce datant de 1641, l'année de parution des *Méditations métaphysiques* de Descartes. Mais Descartes, rappelons-nous n'est-il pas le parangon de la destruction, colonialiste, extractiviste, masculiniste ? Comment les auteurs de la société de son temps auraient-ils pu

55 Daniel Bergner, article cité.

56 On aimerait que Robin DiAngelo ait les moyens rationnels de suivre la démonstration de Thierry Ribault, qui montre dans *Contre la résilience, à Fukushima et ailleurs* (L'Echappée, 2021) que la « résilience » est avant tout une technologie du consentement au désastre perpétré par la société industrielle, à mille lieues de toute émancipation.

57 On lira sur ce point le bel article de Pierre Bourlier, « Notre communauté viscérale », in *Orwell et Mumford. La mesure de l'homme*, Notes et Morceaux choisis, n°11, 2014, La Lenteur, p. 21-74.

échapper, tel Corneille, à cet esprit de domination ?

Difficile de s'extirper de la discussion, à moins d'avancer, avec Cédric Lagandré, que dans cette affaire c'est moins la prééminence du masculin dans la langue qui pose problème que la langue elle-même. Car lorsque la langue est activée par la parole, les humains entrent dans l'espace symbolique de l'interlocution, un espace neutre, où entre Je et Tu il est précisément fait abstraction de la différence sexuelle. L'écriture dite inclusive est un outil de destruction du symbolique. Mais par un mouvement contraire, une autre construction culturelle, le Droit, s'y trouve naturalisée, incorporée dans le réel⁵⁸. Mort du symbolique et juridicisation du réel : la langue que j'utilise exhibe, de fait, mes droits à être reconnu dans mon identité de genre. Le sujet parlant disparaît derrière le porteur de droits, une catégorie à défendre dans les champs juridique et sociologique, à l'exclusion des autres. Raison pour laquelle je souscris à cette analyse d'Annick Stevens, philosophe spécialiste d'Aristote et militante anarchiste :

En répandant la pratique des énoncés dichotomiques, on génère un doute et un besoin de précision dans des énoncés que jusqu'ici on comprenait immédiatement comme inclusifs par défaut. *On est en train de créer l'impossibilité de parler de l'humanité comme une.* [...] Personnellement, je refuse d'être rangée dans une catégorie dichotomique qui se superpose à toutes les autres même quand la distinction n'a rien de pertinent pour la question. Je suis très contente d'être une femme, mais je suis aussi des milliers de choses indépendantes du fait d'être une femme et je ne veux pas qu'on leur appose un signe féminin qui les oriente alors qu'elles ne le sont pas⁵⁹.

La difficulté qu'Annick Stevens n'avait pas prévue, c'est que des néoféministes à la manière d'Alice Coffin n'ont que faire de penser et désirer une commune humanité. Leur fonction consiste plutôt à détruire la communauté par toutes les techniques de propagande possibles. Du reste, au fil de la revendication croissante des identités ressenties, il y a fort à parier que l'inclusif ne le soit jamais assez, de manière à accumuler les suffixes jusqu'à l'écroulement du code sur lui-même. Voyez cet exemple tiré d'un site d'informations « antifa », où l'on s'efforce d'inclure les personnes « non binaires » : « En décembre 2020 et janvier 2021, Renversé [nom d'un site d'infos anti-autoritaire] et des auteuricexs se sont intéressé.e.x.s à la question de la famille⁶⁰. » Un seul neutre vous manque, et de son sens la langue est dépeuplée.

Quand au mépris du sens commun, l'origine de la signalétique ne laisse guère de doute là-dessus. La machinerie inclusive a été devisée par une agence de communication, l'agence Mots-clés, sous la houlette du Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes, où l'on retrouve entre autres des journalistes, des politiciens et toute une pléiade de hauts fonctionnaires. Parmi les fondateurs de l'agence, Raphaël Haddad, docteur en communication politique, conseiller en stratégie, formateur en expression orale à l'École de guerre, chroniqueur pour le magazine techno-béat Usbek & Rica (on lui doit notamment un article définitif sur la « sémiotique du smiley »), et Ruben Arnold, qui a passé dix ans au sein du cabinet McKinsey & Compagny (ce cabinet de conseil américain séduit par Emmanuel Macron, auquel ce dernier a fait appel pour planifier la stratégie vaccinale de la France à hauteur de 2 millions d'euros⁶¹). La classe du savoir, de l'avoir et du pouvoir : la technocratie. Laquelle n'a pas besoin de sujets pensants et parlants capables de se reconnaître dans un langage et un monde partagés et donc capables de s'allier pour s'opposer à sa destruction. Seuls des rouages répercutant un code lui suffisent, d'autant plus si ce dernier est présenté comme un outil d'émancipation. La technocratie fournit la syntaxe, l'extrême gauche finit le travail.

Il devient téméraire d'affirmer que derrière chaque masque sociologique se tient un être humain. Cela, les gilets jaunes l'ont pourtant rappelé à qui a bien voulu les fréquenter ou dériver avec eux, entre 2018 et 2019. Les grilles d'analyse idéologiques, les insinuations sur les intentions d'autrui, les

58 Cédric Lagandré, *Du contrat sexuel*, Paris, PUF, 2019, p. 64.

59 Annick Stevens, « Du sexisme inclusif », *A contretemps, Bulletin de critique bibliographique*, 1er octobre 2018.

60 Cf. <https://mars-infos.org/ce-mois-ci-renverse-s-interesse-a-5595>

61 François Krug, « McKinsey, un cabinet dans les pas d'Emmanuel Macron », *Le Monde*, 5 février 2021.

préventions sur le point de vue « situé », la défense jalouse de son « identité », tout est passé par-dessus bord pour un temps, parce que tous, femmes très présentes dans le mouvement comme hommes, se situaient « en bas ». On voit pourquoi les déconstructeurs et professionnels de la radicalité en chaire n'y ont rien saisi au départ, quand ils ne se sont pas simplement pincé le nez face à ces hordes aux discours « douteux » et « nauséabonds ». C'est qu'il aurait fallu ressentir que la tunique jaune, une fois revêtue, faisait entrer dans un nouvel espace symbolique où, comme l'a écrit Sébastien Navarro, ex-plume du journal *CQFD*, dans son récit *Péage sud*, « à chaque pas vers eux, [on se] quitte un peu plus pour devenir eux⁶² ». Effritement de la carapace idéologique. Fin des discours commençant par « en tant que ».

« Si on arrive à *ressentir* que ça vaut la peine de rester humain, même si ça n'a absolument aucun effet, on les a vaincus » (Winston à Julia). Où trouver une telle inspiration dans un monde de rapports humains bureaucratisés ? Accrochons-nous à quelques morceaux d'histoires passées. À l'automne 1938, Simone Weil, revenue du front d'Aragon, où elle s'était engagée dans la guerre d'Espagne dans les rangs de la colonne Durruti, adresse une lettre à l'écrivain Georges Bernanos. Romancier catholique, monarchiste, passé par les camelots du roi et l'Action française, il publie la même année *Les Grands Cimetières sous la lune*. Résidant aux Baléares, l'écrivain, franquiste au début du conflit, se trouve bientôt saisi d'horreur face aux exactions des phalangistes, commises au nom de l'Église. Devant l'odeur de sang et de terreur qui, de toutes parts, suinte dans l'Espagne en guerre, son pamphlet antifranquiste (qui achève de l'éloigner de Maurras) exprime sa détestation pour les sanguinaires. Simone Weil, elle, a vu les groupements se réclamant des « couches méprisées » de la société se livrer comme les autres à des horreurs. Elle évoque ce jeune phalangiste d'une quinzaine d'années exécuté, froidement, par l'anarchiste Durruti⁶³. Elle a reculé, comme Bernanos, devant l'ivresse du pouvoir et la brutalité des organisations en guerre. Elle a mesuré l'abîme qui sépare, en toutes circonstances, les hommes armés de la population désarmée. Ceux qui ont les moyens de ceux qui en subissent la puissance de feu. Aussi envoie-t-elle ces mots à l'écrivain :

Depuis que j'ai été en Espagne, que j'entends, que je lis toutes sortes de considérations sur l'Espagne, je ne puis citer personne, hors vous seul, qui à ma connaissance, ait baigné dans l'atmosphère de la guerre espagnole et y ait résisté. Vous êtes royaliste, disciple de Drumont que m'importe ? Vous m'êtes plus proche, sans comparaison, que mes camarades de milices d'Aragon ces camarades que, pourtant, j'aimais.

Simone Weil, une philosophe élevée à l'école de Descartes, sous l'égide d'Émile Chartier, dit Alain. Elle savait que Descartes, comme Leibniz après lui, était une manifestation de l'imaginaire mathématique et mécaniste moderne et *simultanément* le penseur de la lumière rationnelle, seule garantie de la pensée libre et de l'émancipation. Car sous la lumière irrésistible de l'évidence, il n'est permis de penser que ce qui est vrai, au lieu de penser « en tant que » prosélyte de telle ou telle obédience. Nonobstant, une cartésienne anticolonialiste, opposée au récit national de la France éternelle, qu'elle tenait pour faux en ce qui concerne la paix et la liberté. L'exposition coloniale de 1931 l'avait marquée à jamais, jusqu'à la repentance semble-t-il, puisqu'elle estimait « avoir honte » de son pays et ne pas rencontrer « un Indochinois, un Algérien, un Marocain, sans avoir envie de lui demander pardon⁶⁴. »

Elle s'adresse ainsi à Bernanos car, par-delà leurs trajectoires politiques opposées, le même amour de la vérité et du peuple les unit. Une sensibilité commune, aussi. Tous deux avaient compris qu'un monde gagné pour la technique (on dirait plus précisément la technologie) est un monde perdu pour la liberté et l'humanité. Tel est ce qui définit la communauté à laquelle je me rattacherais. Elle ne

62 Sébastien Navarro, *Péage Sud*, éditions du Chien rouge, 2020, p.47.

63 Les Giménologues ont montré que S. Weil s'est méprise sur le rôle joué par Durruti dans cette affaire. Voir, sur leur site, « Retour sur la lettre de Simone Weil à Bernanos. »

64 Simone Weil, « Qui est coupable de menées antifrançaises ? » in *Ecrits historiques et politiques*, Gallimard 1960, p. 341.

suppose ni parti ni organisation, n'a vocation à proposer aucune feuille de route pour prendre le pouvoir. Elle connaît quelques maîtres, mais ne dépend d'aucune référence sacrée. Éparse dans le temps et l'espace, elle lie tous ceux qui ont cherché à honorer la vie et l'humain, contre les machinations des puissants-les inhumains. Tous ceux qui ont admis, à l'instar du géographe et anarchiste Élisée Reclus, que l'humain est né de la nature et est voué à y retourner, après avoir vécu avec elle un compagnonnage éclairé par ses capacités de réflexion. Autrement dit, une vie bonne, où l'homme serait la « nature prenant conscience d'elle-même ». La généalogie en cours de cette communauté, menée en collaboration avec l'unité d'enquête grenobloise Pièces et main-d'œuvre, se déploie sous le blason des *naturiens*⁶⁵ (« écologistes » étant désormais semblable à une pièce de monnaie usée par sa circulation entre trop de mains peu recommandables). Un nom emprunté à ces ouvriers et petits artisans libertaires et épicuriens de la Belle Époque (pas de docteur en sciences politiques, en sociologie ou même en philosophie dans leurs rangs) qui ont posé, contre les anarchistes de leur temps, la question cruciale adressée à la civilisation machiniste : qu'en retenir, et jusqu'où? C'est leur héritage qui guide le combat central de notre temps.

CONTRE LE PARTI TECHNOLOGISTE

Je débutai la conclusion du *Désert de la critique*, demandant « où en sommes-nous ? », par une citation de Michael Amoros, anarchiste espagnol venu du situationnisme, membre de l'Encyclopédie des nuisances et figure du mouvement dit « anti-industriel ». Voilà qui ne faisait pas mystère des intentions de l'ouvrage. Surtout quand, quelques pages avant, j'avais montré que le mépris souverain de la critique de la technologie relevait du « postulat » pour la majeure partie de l'extrême-gauche contemporaine (semblable, en cela, à la droite affairiste). Erreur. On a pu mal comprendre, ou plutôt éluder à dessein cette partie de ma réflexion pour enrôler mon livre sous d'autres bannières. L'angle mort de la pensée de gauche s'y révèle : le postulat de la neutralité de la technologie.

Deux exemples à ce sujet, avec des « intellectuels » que vous retrouverez dans le livre. Geoffroy de Lagasnerie, encore lui, a le mérite de la clarté : « J'ai beaucoup de mal à penser la technique du point de vue du pouvoir. La technique, on peut toujours s'en retirer. Je ne vois aucun effet de pouvoir de Facebook, de Twitter ou d'Instagram parce que je peux les fermer. Le seul pouvoir dont je ne peux me retirer, c'est l'État. Mais Facebook ne me met pas en prison. Instagram ne me met pas en prison. Mon iPhone me met pas en prison⁶⁶. » Aidons le sociologue à penser la technique du point de vue du pouvoir. Pour donner à comprendre la nature du changement technique, qui ne concerne jamais un objet ou un dispositif isolé mais implique toujours un ensemble technique homogène à la société, qui incarne son imaginaire, ses usages et les conduites qui y prévalent, un fin penseur utilisait cette image : placer une goutte de colorant rouge dans un gobelet d'eau claire. Que va-t-il se passer ? Allez-vous obtenir de l'eau claire *plus* une goutte de rouge ? Non, évidemment. Vous aurez désormais une nouvelle coloration pour chaque molécule d'eau⁶⁷. Geoffroy de Lagasnerie pense la technique comme n'importe quel patron de télévision accusé de décérébrer les téléspectateurs : « éteignez si cela ne vous plaît pas, ou allez sur une autre chaîne, vous êtes libres de ne pas regarder ». Manière d'occulter le fait que la télévision, une fois généralisée, a *déjà* transformé l'individu en zappeur passif, et modifié quantité d'autres choses : les campagnes électorales, le débat public, la vie domestique, les loisirs, le rapport à la vérité, l'érotisme, etc. Pourfendeur des réactionnaires, notre sociologue ne vit pas dans le monde Facebook, Twitter et Instagram. Il vit dans le monde d'il y a vingt ans *plus* Facebook, Twitter et Instagram. Quant à la dissociation entre la technologie et l'État, bien compréhensible lorsqu'on limite la perception de la contrainte étatique à celle des violences policières (à l'évidence tout à fait réelles et scandaleuses,

65 Voir « Notre Bibliothèque verte n°1:avant-propos », et « Les naturiens. Notre Bibliothèque verte n°9 », sur Piecetmaindoeuvre.com.

66 « Guerilla juridique, infiltration, action directe...Il faut déployer un autre imaginaire de l'action », Reporterre.net, 28 novembre 2020.

67 Neil Postman, cité par Jacques Luzi, « La neutralité de la technique. Une illusion funeste », in *L'Inventaire*, n°10, automne 2020.

les Gilets jaunes l'ont suffisamment montré à leurs dépens), il suffit d'enquêter, en contexte de covid, sur les mannes financières attendues par l'État en accélérant les tendances à « l'innovation de rupture » (nom de code de la numérisation intégrale de la vie) pour juger de sa pertinence. L'État et le capital sont à la remorque de l'innovation technologique. Voyez, pour vous en convaincre, ces chiffres rappelés par Pièces et main-d'œuvre : 12 milliards d'euros alloués au numérique depuis 2012 (avec les plans Nano 2012, Nano 2017 et Nano 2022) contre, par exemple 160 millions pour le maintien ou la conversion à l'agriculture bio entre 2015 et 2020⁶⁸.

Il est cocasse qu'un critique du racisme « systémique », qui le considère comme une structure, existant avant toute relation entre les individus, suspende soudain sa vigilance en ce qui concerne la technologie. Laquelle, matérielle ou immatérielle (les réseaux sociaux, par exemple), modifie voire subvertit nos relations au monde, aux autres et à nous-mêmes. Peut-être parce que, pour qui a les moyens (du grec *mèkhanè*, moyen/machine), critiquer le système des machines revient à mettre en cause son propre mode de vie, sa situation matérielle et la base logistique de son activisme postmoderne. Sur ce plan, l'icône *queer* Paul Preciado n'est pas en reste. Parfois, le burlesque se mêle au cocasse. En effet, le philosophe des identités hybrides, démystificateur du « complot hétérosexuel » qui frappe, depuis des siècles, les LGBT de « stérilité sociale », a commis une faute de goût. Rendez-vous compte, il a participé en novembre 2020 à la campagne publicitaire de Gucci, le Gucci Fest, afin de mettre en avant les corps « non binaires » et trans. Vent de panique dans le milieu *queer*, soufflant jusque dans les colonnes de *Lundimatin*. Preciado aimerait-il ce qui brille ? Il y a des déçus chez les déboulonneurs des « masculinités toxiques », telle cette rédactrice d'un billet paru sur *Lundimatin*, visiblement adepte de l'écriture automatique : « J'avais cru que sa pensée pouvait aider, voir devenir une puissante boîte à outils pour développer collectivement de nouvelles relations au corps et à la sexualité, adopter des positions non binaires, historiciser le paradigme de la différence sexuelle en tant que rouage du régime patriarco-colonial, et pour inscrire les mouvements féministes, trans, queer, antiracistes et intersexuels dans un horizon stratégique à la fois joyeux et résolument anticapitaliste et décolonial⁶⁹. » Rien ne manque dans cette « boîte à outil » poncif foucaldien. Toutes les cases sont remplies. Mais voilà, il se pourrait que les liens avec l'industrie du luxe démontrent que le roi est nu. Le point de vue de classe pourrait réapparaître. On s'émeut alors des contorsions rhétoriques déployées par la rédactrice pour montrer que si Preciado n'est pas « pur », c'est plutôt une bonne chose. La pureté, n'est-ce pas, cela sent trop la frilosité, le repli sur soi, le refus de vivre avec le monde tel qu'il va. On ne va pas moraliser, mais, tout de même, l'icône aurait pu mieux choisir ses alliances. Pour les hérauts de la subversion chic, c'est la crédibilité d'un « monde commun habitable, entre autres libéré des constructions de genre, de race et de sexualité, où expérimenter de nouvelles relations au corps et pratiques de filiation » qui est en jeu.

L'absurde en dit long, parfois. Ce que les déconstructeurs nomment, pour la disqualifier, la « pureté », c'est ce que l'on appelle en langage ordinaire l'exigence de cohérence. Exerçons-la. Le « monde commun » de Preciado est un ghetto de riches, une enclave sécurisée à la J.G. Ballard (IGH), libérée, précisément, de la condition commune des mortels : la différence sexuelle, qui, par l'alliance de gamètes mâle et femelle, permet, sauf anomalie, la reproduction naturelle de l'humain. C'est la raison pour laquelle les naturiens (le nom positif des anti-industriels) doivent arracher au théâtre médiatique le débat « de société » sur la reproduction artificielle de l'humain (PMA et GPA) polarisé entre les progressistes, avec les pointes avancées des franges LGBT, et les catholiques de la Manif pour tous, d'Alliance Vita et de Sens commun, pour le replacer sur le terrain du combat contre le parti technologiste. En cette année 2021, la loi de bioéthique élargissant à toutes les femmes, fertiles ou stériles, l'accès à la fécondation en laboratoire, a été votée au Parlement. Elle autorise aussi des protocoles de recherche sur des cellules souches pluripotentes, que l'on

68 Pièces et main-d'oeuvre, « Mutation (ce que signifie accélérer) », disponible en commande sur leur site, en pièce détachée n°92.

69 « A quel monde nous lions-nous ? Par Elise, *Lundimatin*, 11 janvier 2021.

différencierait en gamètes avant de les intégrer dans un embryon animal dans le but de son transfert chez la femelle. Bref, la création de chimères génétiques qui, à l'avenir, pourraient permettre à n'importe qui, armé du bon « projet parental », de produire des gamètes *in vitro*⁷⁰. Autrement dit, conformément au projet transhumaniste, remplacer le naturel (le spontané, voir l'accidentel) par le planifié.

Dans son zèle *woke*, Alice Coffin voit pour sa part dans l'extension de la PMA à toutes les femmes l'occasion d'en finir avec les pères et la Loi du Père au sens psychanalytique. La lutte contre la famille patriarcale, prétendument liée partout et toujours avec le capitalisme (je ne peux que renvoyer, dans le cadre de cette préface, à d'autres travaux qui relativisent cette affirmation⁷¹), sert ici de caution émancipatrice au déploiement de la puissance technologique. Mais quoi de plus viril, quoi de plus masculin et écrasant que cette volonté de modeler la matière afin de contrefaire la vie ? C'est bien le mâle artisan qui soumet la mère matière et lui arrache les secrets de la naissance. Jean Brun (1919–1994), philosophe ostracisé, contemporain des maîtres de la *French Theory*, qui fut un grand historien de la philosophie en même temps qu'un penseur de la technique de tout premier plan, avait établi ce lien entre la virilité et l'emprise technologique :

La nature a été ainsi réduite à un entrepôt de « matières premières », où la socio-politique devait bientôt faire entrer la nature humaine, matières que le *vir faber* aller faire accoucher des forces dont elles étaient grosses pour les contraindre à composer d'autres matières destinées à repeupler la nature. La fabrication par l'homme démiurge se substitue ainsi à la Création et à la gestation, le *vir faber* prométhéen ouvre la porte à un nouveau règne : celui du machinal qui travaille la matière afin que de celle-ci naissent de nouvelles machines. Et ainsi sans fin, selon un cycle qui ne s'ouvre jamais sur autre chose que sur lui-même, mais dont le cercle ne cesse jamais d'agrandir son rayon⁷².

Las, Alice Coffin ne lira pas Jean Brun. Sa préférence va à Silvia Federici, théoricienne féministe marxiste, qui voit dans le patriarcat le principal moteur de l'accumulation de richesse et de travail propre au capitalisme. Dans un recueil de textes intitulé *Aux frontières du corps*, les présumés marxistes de Federici portent quelques fruits inattendus. Si elle ne dit mot de la procréation médicalement assistée, elle s'attaque à la gestation pour autrui (la location de « mères porteuses »). L'abjection de la vente de leurs enfants par les prolétaires, jadis décrite par Marx, se perpétue sous la forme d'une exploitation du corps d'autrui. La GPA transforme des femmes démunies en machine à produire. Elle marchandise les relations entre parents et enfants sous prétexte du don de la vie. La critique, *anticapitaliste*, reste acceptable pour le parti technologiste puisqu'elle cible les inégalités économiques, les discriminations raciales, et l'appropriation capitaliste du corps. Federici semble aller plus loin lorsqu'elle adopte le point de vue de l'enfant. Elle indique que le fœtus en gestation peut reconnaître la voix de la mère. Imbriqué dans le corps de celle-ci, il sait dès sa naissance où se tourner pour recevoir nourriture et affection. D'où les traumatismes pour les enfants et les mères porteuses souvent délaissées. Attention, Silvia Federici ! Une maîtresse de conférences en sociologie veille au grain qui appelle, dans la préface de l'ouvrage, à se méfier d'une telle idée « naturalisante selon laquelle une femme qui porte un enfant serait d'emblée une mère et éprouverait des émotions positives envers le bébé ». Il ne faudrait pas « retomber dans l'idéalisation-universalisation-naturalisation de la maternité qui est si profondément chevillée au cœur des subjectivités des classes moyennes blanches occidentales⁷³ ». Tenez-vous le pour dit, à la suite de la députée France insoumise Clémentine Autain : la nature est fasciste.

Les naturiens préféreront quant à eux se référer à la féministe Gena Correa et à ses alliés du

70 Pour une documentation et un argumentaire critique, voir Pièces et main-d'oeuvre, *Alertez les bébés ! Objections aux progrès de l'eugénisme et de l'artificialisation de l'espèce humaine*, Grenoble, Service compris, 2020.

71 Voir par exemple « Un refuge pour la communauté : quelques réflexions socialistes sur la famille » in *L'Inventaire* n°9, La Lenteur, 2019. Et, avec Anatole Lucet, « Famille et société. Réflexions sur l'anarchisme « conservateur » de Gustav Landauer » in *Actuel Marx* n°66, *L'anarchisme, cet autre socialisme*, PUF, 2019.

72 Jean Brun, *Le rêve et la machine*, Paris, La Table Ronde, 1992, p.103.

73 Jules Falquet, préface à Silvia Federici, *Aux frontières du corps*, Paris, Divergences, 2020, p.16

réseau Finrrage (Féminist International Network of Resistance to Reproductive and Genetic Engineering) qui déclarait en 1987 : « L'application des nouvelles technologies de reproduction à un nombre croissant de femmes conduit à une situation où les bébés deviennent des produits fabriqués industriellement par des « techno-médecins ; à une diminution de la population féminine (avec la possibilité de sélectionner le sexe de l'embryon, une « préférence » sociale pour les garçons peut désormais se concrétiser) ; et à une intervention aveugle dans l'évolution humaine⁷⁴. » C'est bien pour cette raison qu'il n'est pas d'enjeu plus fondamental, pour une société, un enjeu qui engage tout le monde, que le contrôle organique de la procréation ou sa délégation au pouvoir techno-médical. Aussi, pas plus qu'on ne peut être écologiste sans être anti-industriel, on ne peut être anti-industriel sans s'opposer à l'industrie procréatrice. Critiquer la GPA et la PMA pour les couples homosexuels mais accepter cette dernière « avec père », à l'instar de la droite catholique, est tartufferie. Car, d'ores et déjà, la procréation médicalement assistée est un marché lucratif et une industrie florissante, avec ses banques de gamètes, ses laboratoires spécialisés dans le séquençage génétique des embryons, ses plates-formes d'enregistrement des données génomiques, grassement financés par l'État.

Les progressistes brandiront ici l'argument du contexte. En refusant un combat pour l'égalité entre homosexuels, trans, intersexes et hétérosexuels, on alimenterait les thèmes de l'extrême droite. Mais, philosophiquement, il n'y a d'égalité qu'en rapport à du comparable. Les individus sont égaux *en tant* qu'êtres civiques, égaux dans le *démos*. Du point de vue procréatif, il n'y a pas d'inégalité entre un couple homosexuel et un couple hétérosexuel, mais une différence qui s'explique naturellement. Dès lors, ce n'est plus l'égalité que l'on vise à travers la reproduction artificielle de l'humain, mais l'indifférenciation. Non plus les égaux, mais des pareils, issus des mêmes processus de fabrication. Froideur de l'hétérosexuel fertile privilégié, poursuivra-t-on. Insensibilité à la douleur individuelle de ne pas concrétiser le « désir d'enfant ». En ces temps de bienveillance et de résilience, comment ne pas être touché par le choix individuel de celles et ceux qui s'en remettent aux protocoles médicaux, et y mettent le prix, afin de devenir parents à leur tour ? On rappellera d'abord ces évidences : faire des enfants n'est pas une obligation en dépit d'une certaine pression sociale en ce sens, l'adoption reste une pratique possible (qui honore de surcroît la dimension symbolique de la famille, un trait qui devrait agréer aux critiques du « patriarcat », férus d'anthropologie des modèles familiaux) et accepter les contraintes et anomalies possibles de la sexuation n'est pas un obstacle mais une condition d'une véritable liberté. Ensuite, et c'est décisif, placer la question au plan individuel et affectif n'est pas pertinent, quand la question est sociale et générale, engageant le tout de la société. Pour donner un exemple, il est fort probable que si quelqu'un faisait du mal à l'un de mes proches, l'appel instinctif de la vengeance m'incite à me faire justice moi-même. Ce n'est pas pour autant que j'en ferai un argument en faveur de la peine de la mort. C'est toute la leçon de Socrate et de la philosophie : détacher la question du sujet désirant et rétablir son examen objectif. Autrement dit, avec Blaise Pascal, éviter la confusion des ordres. Ce qui ne signifie pas que ces ordres, ces domaines de pensée, soient séparés par des cloisons étanches. Les limites peuvent parfois être des membranes, et ménager des passages de l'un à l'autre (comme pour l'articulation entre le biologique et le social, un des aspects passionnants, au passage, de la pensée de l'anarchiste Kropotkine). C'est ce à quoi nous avons besoin, désespérément, de nous exercer : l'art de penser les limites. Autre nom de la critique.

Chère lectrice, cher lecteur, il vous reste à plonger dans les méandres de cet essai qui s'efforçait, il y a six ans, de délimiter le terrain des luttes intellectuelles et sociales à venir, sans se départir du postulat philosophique qui suppose ses contradicteurs désireux de débattre rationnellement. Ce que nous vivons depuis maintenant un an et demi, finit de rebattre les cartes politiques et d'entamer cette aspiration au débat. L'antagonisme schématique entre une gauche égalitariste et une droite apôtre de

74 « Finrrage. La lutte autour des nouvelles technologies de reproduction » in *L'Inventaire* n°7, La Lenteur, printemps 2018, p. 53-54.

la hiérarchie n'est plus que superficiel. L'opposition majeure met aux prises d'un côté le parti technologiste : les partisans d'un monde intégralement bureaucratisé, en accélération constante, dirigée par la caste de l'avoir, du pouvoir et du savoir, dont les représentants déconstruits de la culture *woke* sont les agents d'acceptabilité sociale, et d'un autre côté les naturiens : les partisans d'une vie décente, sensible et réfléchie sur une Terre pas trop dégradée, opposés aux autorités et aux hiérarchies illégitimes, refusant la recherche de l'efficacité. De ces derniers, on peut dire qu'ils constituent tout sauf un parti. Tout au plus un « milieu », au meilleur sens de ce terme, celui que donnait Simone Weil : un espace de pensée, d'affinité et d'inspiration, maintenu à l'état de fluidité, où personne ne ressent le besoin d'être membre et de distinguer nettement entre le dedans et le dehors. Cuirassés dans leur esprit de parti, possédés par la division de toute chose en « pour » et « contre », les nouveaux inquisiteurs ne faciliteront jamais la tâche aux naturiens. Charge à nous, qui refusons le chantage à la force, de rendre l'air un peu plus respirable en dénonçant, inlassablement, leurs falsifications. Ce qu'Orwell appelait « étendre le périmètre de la raison » : « Nous ne pouvons que diffuser notre savoir d'un individu à l'autre, de génération en génération. Face à la police de la pensée, c'est le seul moyen⁷⁵. »

Marseille, avril 2021.

75 Orwell, 1984 (trad. C. Izoard), Agone, 2021, p.280.